

L'ANCIEN LE NOUVEAU



MARIVAUX

L'INDIGENT
PHILOSOPHE

Août 2013



ARMAND COLIN

MARIVAUX

L'Indigent Philosophe

Texte issu d'une numérisation
en "mode image" du site GALLICA

(<http://gallica.bnf.fr>)

Éditeur Armand Colin

Première feuille

Deuxième feuille

Troisième feuille

Quatrième feuille

Cinquième feuille

Sixième feuille

Septième feuille

Première feuille

Je m'appelle l'Indigent philosophe, et je vais vous donner une preuve que je suis bien nommé ; c'est qu'au moment où j'écris ce que vous lisez (si pourtant vous me lisez ; car je ne suis pas sûr que ces espèces de Mémoires aillent jusqu'à vous, ni soient jamais en état d'avoir des lecteurs).

Donc, je dis qu'au moment que je les écris, je suis à plus de cinq cents lieues de ma patrie, qui est la France, et réduit en une extrême pauvreté. Bref, je demande ma vie, et le soir je me gîte où l'on veut bien me recevoir.

Voilà, je pense, une misère assez complète. Vous n'êtes peut-être pas fait pour être mieux, me direz-vous, mon cher et bénin lecteur. C'est ce qui vous trompe : je suis d'assez bonne famille, mon père était dans les affaires, issu lui-même d'un père avocat, qui avait des aïeux officiers militaires. Cela n'est pas si mauvais ; je suis même né riche, mais j'ai hérité de mes parents un peu de trop bonne heure.

Je n'avais que vingt ans quand ils sont morts ; à vingt ans aimant la joie comme je l'aimais, vif et sémillant comme je l'étais, se trouver maître de cinquante mille écus de bien, je n'augmente pas d'un sol, serait-il naturel à votre avis que j'eusse de quoi vivre à présent que j'ai près de cinquante ans ? Non, la vie que je mène aujourd'hui n'est pas bâtarde, elle vient bien en droite ligne de celle que j'ai menée, et que je devais mener de l'humeur dont j'étais.

Je n'ai que ce que je mérite, et je ne m'en soucie guère. Quand j'avais du bien, je le mangeais ; maintenant je n'en ai plus, je m'en tiens à ce qu'on me donne ; il est vrai que si on m'en donnait autant que j'en voudrais, j'en mangerais encore plus que je n'en ai mangé, je ne serais pas plus corrigible là-dessus. Il n'y avait que la pauvreté qui pût me mettre à la raison, et grâce au Ciel me voilà bien en sûreté contre ma faiblesse : je suis pauvre au souverain degré, et même un pauvre à peindre, car mon habit est en loques, et le reste de mon équipage est à l'avenant ; Dieu soit loué, cela ne m'empêche pas de rire, et je ris de si bon cœur qu'il m'a pris envie de faire rire les autres.

Pour cela, je viens d'acheter quelques feuilles de papier pour me mettre par écrit, autrement dit pour montrer ce que je suis, et comment je pense, et j'espère qu'on ne sera pas fâché de me connaître.

Au reste, dans le temps où j'étais en France, j'entendais qu'on disait souvent à l'occasion d'un livre, ah ! que cet homme-là écrit bien ! qu'il écrit mal ! Pour moi, je ne sais comment j'écrirai : ce qui me viendra, nous l'aurons sans autre cérémonie ; car je n'en sais pas d'autre que d'écrire tout couramment mes pensées ; et si mon livre ne vaut rien, je ne perdrai pas tout : car je ris d'avance de la mine que vous ferez en le rebutant : ma foi, cela me divertit d'ici ; mon livre bien imprimé, bien relié, vous aura pris pour dupe, et par-dessus le marché, peut-être ne vous y connaissez-vous pas, ce qui sera encore très comique.

Enfin arrive ce qui pourra, je me suis fait un plaisir d'écrire, et je n'irai pas m'en abstenir dans la crainte que ce que j'écrirai ne vaille rien ; c'est une pensée trop sérieuse pour moi, ou, si vous voulez, trop au-dessous d'un homme joyeux : oui, trop au-dessous ; et je vous dirai que parmi les hommes je n'ai encore trouvé que la joie de raisonnable, parce que les gens qui aiment la joie n'ont point de vanité : tout va bien, pourvu qu'ils se réjouissent, et c'est penser à merveille : ce n'est pas avoir de l'esprit que d'être autrement. Vous moquez-vous de moi ? Grand bien vous fasse : je ne me mets pas en peine ; quand j'étais un enfant, j'étais vain ; cela était à sa place : à présent que je suis un homme, je ne m'amuse plus à cela, j'ai mis toute ma vanité à ne faire de mal à personne, et toute ma sagesse à me divertir du reste. Car ce n'est pas le tout que d'être pauvre, ce n'est pas assez de porter des haillons, il faut savoir en faire son profit : et tel que vous me voyez, je ne prise l'estime des hommes que ce qu'elle vaut. Dites-moi, ne serai-je pas bien avancé quand vous direz que j'ai de l'esprit ? Sera-ce un grand malheur quand vous direz que je n'en ai point ? J'en ai peut-être, mais pour le montrer comme vous voudriez qu'il fût, il faudrait que je me donnasse de la peine, et cela ne me divertirait plus ; ainsi je me contente de celui que j'ai à l'ordinaire, je ne me fatiguerai point à le trouver, je le tiens, et je n'ai rien à lui reprocher, car il m'a toujours réjoui.

Mais voilà assez de préambule : je suis naturellement babillard, il faut que cela se passe. Parlons de ma vie, à cette heure : je vais vous en donner des lambeaux sans ordre, car je n'ai pas chargé ma mémoire de dates, mais il faut remettre la partie à une autre fois, car le jour me manque, et je n'use pas d'autre lumière : je vais manger un morceau, on avale fort bien sans chandelle, et on digère de même : si votre souper ressemblait au mien, vous ne vous coucheriez pas de si bon cœur que je le ferai : mais pour moi ma friandise et ma philosophie sont les meilleurs amis du monde ; ce que la dernière offre à l'autre, celle-ci le trouve toujours bon : l'appétit vient là-dessus qui s'entend encore avec elles, et moyennant ce trio-là je m'accommode on ne peut pas mieux.

Bonsoir, j'ai soupé, je me suis levé un peu matin, je me couche de bonne heure, je ne veux rien perdre.

Dieu aide les gens gaillards : hier en me couchant je n'avais pas un sol pour le lendemain, aujourd'hui je me retire avec plus d'argent qu'il ne m'en faut pour vivre dix jours ; et je ne donnerais pas ces dix jours-là pour une année de la vie d'un ministre d'État ; personne ne viendra m'escroquer les moments que je prétends passer à ne rien faire : vive les plaisirs de ceux qui n'en ont guère ; il n'y a rien qui les rende si piquants que d'en avoir rarement, sans compter qu'il ne faut pas bien de l'apprêt pour être aise, quand on ne l'est pas souvent ; on se réjouit où les autres ne sentent rien ; il faut des machines aux gens du monde pour les divertir. À gens comme moi, il ne faut presque rien : par exemple, me voilà charmé parce que je vais être huit ou dix jours sans travailler. Allez-vous-en proposer l'oisiveté comme un plaisir à un ambitieux, à un homme de cour ; c'est lui proposer un martyre : il faut qu'il aille, qu'il parle, qu'il agisse, qu'il s'inquiète, qu'il n'ait ni le temps de dormir ni celui de manger : il ne vit plus dès qu'on lui laisse le temps de vivre. Et cependant le misérable qu'il est, de combien de choses qui me manquent son repos serait-il assaisonné ? il est riche, il pourrait faire bonne chère, il a des maisons de campagne, il peut s'y aller promener, il a des amis qui valent mieux que lui, et qu'il pourrait avoir chez lui quand il voudrait, il est logé comme un roi dans son Louvre, il a du vin de Champagne et de Bourgogne dans ses caves ; et tout cela ne lui sert de rien, son âme jeûne de tout au milieu de cette abondance de douceurs,

dont elle peut jouir ; savez-vous bien pourquoi ? c'est que la folle fait pénitence des excès de cupidité où elle s'est jetée : oh ! parbleu, je n'ai jamais laissé prendre un si mauvais pli à la mienne, je l'ai stylée à tout, c'est une vraie aventurière : aujourd'hui que mon lit est dur, je n'en souhaite pas un plus mollet ; je mets seulement mon ragoût à pouvoir y dormir la grasse matinée. Je n'ai point d'amis qui me viennent voir, mais en revanche je vais voir tout le monde dans les rues, je m'amuse des hommes qui passent, et quand je vois passer un coquin que je connais, je le méprise, sans avoir la peine maudite de lui faire encore des compliments, et de le traiter comme un homme estimable, comme je ferais si j'étais dans le monde. Je ne fais pas bonne chère, mais j'ai bon appétit ; je ne bois pas de bon vin, mais comme je n'en bois guère en tout temps le mauvais me paraît du nectar ; et, quand je n'ai que de l'eau, je ne la bois qu'à ma soif, cela la rend délicieuse : et sans cela croirait-on que les malheureux, les gens pauvres pussent résister à leur état ? Non, mais la nature est une bonne mère ; quand la fortune abandonne ses enfants, elle ne les abandonne pas, elle. Un homme était riche, il devient pauvre : laissez-le faire, la nature en lui a pourvu à tout ; c'est un soldat qui a armes et bagages : quand il était riche, il était délicat ; à présent qu'il n'a plus rien, la friandise le quitte, l'amour des commodités le laisse là, son goût baisse, et devient ce qu'il faut qu'il soit pour s'ajuster à son état : il aimera le pain comme il aimait la perdrix, l'eau fraîche comme il aimait le bon vin, et le vin comme il aimait la plus exquise des liqueurs ; en un mot, ses besoins s'humanisent, ils demandent peu, parce qu'ils ne peuvent avoir beaucoup, et le peu qu'ils ont les satisfait mieux cent fois, que le beaucoup quand ils l'avaient.

Que dites-vous de ma morale ? Elle n'est pas fort réfléchie : c'est qu'elle est naturelle. Il y a des gens qui moralisent d'une manière si sublime que ce qu'ils disent n'est fait que pour être admiré, mais ce que je dis là, moi, est fait pour être suivi ; et voilà la bonne morale ; le reste n'est que vanité, que folie. Les gens d'esprit gâtent tout, ils vont chercher tout ce qu'ils disent dans un pays de chimère, ils font de la vertu une précieuse qui est toujours en peine de savoir comment elle fera pour se guinder bien haut, pour se distinguer. Ils croient donc que c'est là la vertu ; je leur apprends, moi, de dessus mon escabeau, qu'il

n'y a rien de si simple que ce qu'on appelle vertu, bonne morale, ou raison : nous n'avons pas besoin d'un grand effort d'esprit pour agir raisonnablement, la raison nous coule de source, quand nous voulons la suivre ; je dis la véritable raison : car celle qu'il faut chercher, cette raison qui est si fine, si spirituelle et sublime, ce n'est pas la bonne ; c'est nous qui la faisons, celle-là, c'est notre orgueil qui la forge ; aussi la fait-il gigantesque, afin qu'elle nous étonne. Il me vient une comparaison qu'il faut que je vous dise : imaginez-vous un habit tout uni : quelque bien fait qu'il soit à votre taille, on ne dira guère en vous voyant passer : voilà un homme qui est bien habillé ; mais portez-vous un habit chamarré, brodé d'or ou d'argent ? oh ! tous les passants s'arrêteront pour vous regarder : oh, le bel habit ! dirat-on. Eh bien ! cette vertu simple et telle que la nature nous la donne, elle ne fait pas plus de bruit, elle n'est pas plus remarquable qu'un habit uni : personne n'y prend garde ; au lieu que le faste que vous voyez, dans de certaines actions qui vous paraissent des prodiges de raison ou de vertu, ce faste-là qui frappe tant, ressemble à la broderie de l'habit chamarré ; et il en faut mettre partout de la broderie, il faut de l'étalage dans tout, sans quoi rien ne paraît dans le monde.

Je me souviens d'avoir vu autrefois un seigneur qui presque en même jour perdit son fils unique et la moitié de son bien ; on s'attendait à des marques de douleur et d'affliction ; mais, malheureusement pour lui, c'était un homme qui passait pour un modèle de raison, pour un héros en fermeté d'âme, pour un sage, c'est tout dire ; il avait pris goût à figurer comme cela dans le monde ; il fallut donc soutenir la gageure dans le double malheur qui lui arriva. Je le plaignis de tout mon cœur, j'eus pitié de lui à cause des peines que lui donnerait cette fermeté qu'il allait jouer ; et en effet le pauvre martyr de l'orgueil ne versa pas une larme, il se montra inébranlable : il jeta un soupir ou deux, dit-on, pour rendre son courage plus vraisemblable, pour montrer aux gens que ce n'était pas faute de sensibilité qu'il n'était pas au désespoir, comme y aurait été un autre. Il fit voir qu'il ne tenait qu'à lui d'être sujet comme le reste des hommes aux faiblesses de la nature, mais qu'il avait la force de les repousser. Je le vis le lendemain de ses infortunes, je regardai son visage : mais je ne vis qu'un masque ; car la sérénité même n'a pas l'air plus paisible que l'avait ce visage-là.

Oh ! je me dis à moi-même : la raison tout unie ne fait pas cet effet-là, il y a ici de la broderie ; et je devinais juste : car je sus, à n'en pouvoir douter, que seul dans son cabinet mon homme pleurait et se désolait comme une femme, et qu'il s'en donnait à cœur joie, si l'on peut parler ainsi. Vraiment je le trouvais bien plus faible et plus femme quand il reprenait son masque devant le monde ; il me paraissait bien plus pusillanime : car se donner le tourment de ressentir sa douleur, pour avoir la gloire de passer pour un homme admirable en fermeté, je pardonnerais cette vanité-là à une femme, parce qu'elle est d'un sexe plus faible que nous ; et à mon gré il n'y a point de plus grande faiblesse que l'orgueil de feindre des vertus qu'on n'a pas ; cette petitesse-là est digne d'une créature artificieuse et superbe comme la femme, n'est-il pas vrai ?

Pendant on admira le comédien, à qui ses singeries coûtèrent cher ; car autant qu'il m'en ressouvient, je crois qu'il mourut de la violence qu'il se fit pour les soutenir : sa comédie le tua ; cela n'est pas sain, et mourir pour mourir, j'aimerais encore mieux mourir en homme faible, qu'en histrion qui fait le fort et qui ne l'est pas : j'aurais du moins l'avantage de n'avoir voulu tromper personne, et je remporterais l'honneur d'avoir été de bonne foi : quand on meurt franchement de douleur, la mort n'est que la punition de notre faiblesse, et cela n'est pas si laid qu'une mort qui est la punition d'une fourberie. Oh ! l'impertinente mort, à mon gré ! Je serais immortel, si je n'avais à finir que par là.

Mais c'est assez moraliser, laissons là les folies des hommes ; et si nous en faisons, comme absolument il en faut faire, du moins n'en faisons que de celles qui divertissent. Par exemple, j'ai mangé tout mon bien, moi : eh bien ! c'est une grande folie, je ne conseille à personne de la faire ; car pour avoir du plaisir, il n'est pas nécessaire de se ruiner, ni de devenir pauvre : la pauvreté est une cérémonie qu'on peut retrancher, ce n'est pas elle qui m'a rendu joyeux et content comme je le suis ; je l'étais avant que d'avoir tout mangé ; mais si j'avais à recommencer, si on me remettait dans mon premier état, j'aimerais mieux faire des folies ruineuses, qui seraient du moins gaies pendant qu'elles dureraient, que de faire de ces folies tristes, dures et meurtrières ; j'aimerais mieux avoir le plaisir d'être fou, que

d'avoir la douleur de faire le sage, avec tout l'honneur qui m'en reviendrait.

À propos de folies, l'autre jour je me trouvai dans une salle où un homme charitable de la ville assemble quelquefois des pauvres pour leur distribuer de l'argent, et d'autres charités. Il y avait un grand miroir dans cette salle ; je m'en approchai, pour voir un peu ma figure, qu'il y avait longtemps que je n'avais vue : j'étais si barbouillé que cela me fit rire, car il faut tirer parti de tout ; je me regardais comme on regarde un tableau, et je voyais bien à ma physionomie que j'avais dû me ruiner, et il n'y avait pas l'ombre de prudence dans ce visage-là, pas un trait qui fût espérer qu'il y en aurait un jour ; c'était le vrai portrait de l'homme sans souci, et qui dit : N'ai-je rien ? je m'en moque. Voilà donc celui qui a mangé tout mon bien, dis-je en m'approchant de ma figure ; voilà le libertin qui me fait porter des guenilles, et qui ne s'en soucie guère : voyez-vous le fripon ? tout ce qu'il a fait, il le ferait encore.

Quelqu'un de mes camarades entra comme je finissais la conversation par un saut. Ami, vous êtes bien gaillard, me dit-il. Vraiment oui, répondis-je, je viens de voir un homme qui ne doit rien, et qui n'a rien à perdre. Pardi, je vaudrais bien cet homme-là, me dit-il ; ainsi vous n'avez qu'à faire une gambade en me voyant ; sautez, sautez, je le mérite. Et pour m'en donner l'exemple, il sauta lui-même ; et puis je sautai. Il me le rendit, je le rendis : je crois que nous sauterions encore, si nous n'avions pas entendu ouvrir la porte de l'appartement. C'était l'homme charitable qui venait à nous, et qui nous mit à chacun une pièce d'argent dans la main, en nous demandant nos prières pour lui : ce que je n'ai jamais manqué de lui accorder ; car tout sans souci que je suis, je crains Dieu, j'ai toujours eu des sentiments de religion. Je ne les ai pas toujours mis en pratique : pendant que je me ruinais, mes actions n'allaient pas mieux que mon patrimoine ; la dissipation de l'un entraînait le désordre des autres ; mais maintenant que je suis pauvre, j'ai pris, comme on dit, aux cheveux, l'occasion d'être homme de bien, et voici comment j'ai raisonné : j'aimais les femmes, et les femmes aimaient mon argent ; à présent que je n'en ai plus, qu'est-ce que je ferais de mon amour pour les femmes ? Rien, elles ne voudraient plus de moi : il ne faut donc plus vouloir d'elles ; aussi bien, en les souhaitant sans les avoir, je souffrirais, et je

me damnerais d'un péché pénible : faisons donc de nécessité vertu. Depuis ce raisonnement, quand j'en ai vu quelqu'une, et que son idée me vient lanterner l'esprit, je mets tout d'un coup la main dans ma poche ; je n'y trouve rien, et là-dessus je renvoie les désirs libertins à qui a le malheur de pouvoir en acheter la satisfaction ; pour moi qui n'ai pas le sol, l'inutilité de me laisser tenter m'est démontrée ; je brise avec la tentation, et je me dévoue à la continence par force : de là, je tâche de m'y dévouer par vertu ; et ainsi, de main en main, et pour ainsi dire par cascade, j'arrive à traiter cet article-là assez chrétiennement : on appelle cela faire son salut cahin-caha, et fournir sa carrière en boiteux ; mais on se tire d'affaire comme on peut, et un boiteux qui ne se lasse pas fait son chemin comme un autre.

Deuxième feuille

Je vous parlais tout à l'heure de mon camarade avec qui je sautai tant l'autre jour ; c'est un assez plaisant personnage : nous ne nous connaissions guère avant nos gambades, mais notre aventure nous a rendus bons amis. Au sortir de la salle, il riait encore de nos cabrioles, et je lui contai à l'occasion de quoi il m'avait vu sauter. Quand il sut ce que c'était : Je vous aime de cette humeur, me dit-il, allons boire chopine pour entretenir notre joie ; je vous dirai qui je suis, à charge de revanche ; et je payerai l'écot par-dessus le marché, car je trouvai hier une honnête dame qui m'a donné de quoi faire un bon repas. Tope ! lui répondis-je, et puis nous entrâmes au cabaret : il ne m'avait promis que chopine ; mais chopine au cabaret tient bien deux pintes.

Après avoir choqué le verre cinq ou six fois, ce vin-là est bon, me dit-il. Autrefois je l'aurais trouvé bien mauvais, mais ce temps-là n'est plus ; j'ai appris à savourer le médiocre, et il n'y a plus aujourd'hui de vignoble que je n'estime, ils sont tous en Champagne pour moi : vive la pauvreté, mon camarade ; les gueux sont les enfants gâtés de la nature : elle n'est que la marâtre des riches, elle ne produit presque rien qui les accomode. Les deux tiers de ses vignes ne leur conviennent pas : quelle perte pour eux, mon cher confrère, et quel plaisir pour nous ! Nous buvons tout son vin, de quelque côté qu'il vienne, quelle bénédiction ! Chantons là-dessus ; je commence. Et il chanta : De la joie ! de la joie ! Notre bien n'est nulle part, et il est partout ; quand un pays est grêlé, nous n'y avons rien, n'est-il pas vrai ? Buvez, camarade, et tout plein : cela désaltère. A propos, je vous ai promis ma petite histoire ; écoutez, je vous dirai tout, et cela sera bientôt fait. Mais j'ai soif : versez du vin, je tendrai mon verre. Ah ! qu'il est beau, quand il est plein !

Là-dessus, il but, et puis il me fit le récit que je vais vous faire aussi ; après quoi je parlerai de ma vie. Quand j'ai mis la plume à la main, je ne voulais vous entretenir que de moi, je vous l'avais dit ; mais ne vous fiez pas à mon esprit, il se moque de l'ordre, et ne veut que se divertir. Voulez-vous gager que mes

rapsodies trouvent des imprimeurs, et que vous les lirez ? Si ce n'est vous, ce sera un autre, et c'est à cet autre à qui je parle. Continuons, et ne nous fâchons pas : je ne dis plus mot, c'est mon camarade qui parle.

Je suis le fils d'un musicien fort habile dans son métier, fort grand ivrogne ; mais il avait ses raisons pour l'être, ne le condamnez point sans l'entendre. Il disait qu'il n'y aurait jamais eu de musique s'il n'y avait pas eu de vin ; et il n'en buvait beaucoup, de ce vin, que pour puiser la musique dans sa source. Vous voyez bien qu'il n'était ivrogne que pour exceller dans son art, et son intention était louable. Bien des gens prétendaient qu'il buvait encore mieux qu'il ne composait. Mais c'est qu'à vous dire le vrai, il avait un petit défaut : il chantait trop quand il était au cabaret ; ses chansons usaient toute sa verve musicale, et puis lorsqu'il allait travailler chez lui, il avait presque perdu tout son feu ; et de là venait que le vin ne lui profitait pas autant qu'il aurait fait, sans sa mauvaise habitude de chanter. Mais que voulez-vous ? chaque homme fait des fautes ; cela n'empêchait pas qu'il ne composât de très belles choses. J'ai hérité de lui d'un opéra qui était admirable : il le fit exécuter à Paris ; mais mon père n'était pas heureux, il avait travaillé sur de mauvaises paroles, et la musique à cause de cela en parut pitoyable ; pareil accident arrive tous les jours. Mon père s'excusa sur le poète, mais le poète était un glorieux qui rejeta tout sur le musicien : ces faiseurs de vers n'ont point de conscience. Cela dégoûta mon père, qui serra bien proprement son opéra dans son portefeuille, et s'en alla dans les provinces en faire chanter des lambeaux. À Lyon où il se trouva, il tomba malade d'un motet, dont il avait été prendre les beautés au cabaret, suivant sa coutume ; mais l'excès nuit en tout : le transport qu'il prit dans le vin le tua ; il fut enterré sans façon, et son motet aussi. Depuis ce temps-là, je n'aime pas les motets. Voilà la mort de mon père ; voyons ma vie à présent.

Quand il mourut, j'étais soldat : la musique n'était point mon talent, et je n'avais jamais pu apprendre que la gamme ; de façon que j'aurais déserté de bonne heure la maison paternelle : car qu'est-ce que j'aurais fait avec ma gamme ? J'aimais pourtant beaucoup le vin, et comme mon père l'appelait la source de la musique, je m'obstinais à aller à cette source, pour y puiser la science : mais je n'y rencontrai jamais que de la joie,

et je n'en revenais que plus joyeux, sans être plus savant. Il est vrai que cette joie vaut son prix, et depuis ce temps-là, je vais toujours la chercher où je l'ai prise. Prenons-en un petit doigt : à vous, confrère. Parbleu, il y a eu bien du malheur à mon fait : j'ai toutes les inclinations d'un musicien, j'aime le vin autant que l'aime un violon, remarquez la bizarrerie de mon tempérament, et je ne connais que le noir et le blanc dans les notes ; je n'ai jamais pu chanter ma partie qu'en empêchant les autres de chanter la leur ; je n'ai jamais pu exceller que dans les airs de Pont-Neuf (rengaines populaires) : encore faut-il que je les chante tout seul, car ma voix ne peut tenir compagnie à celle de personne : aussi fait-elle autant de bruit qu'une orgue de paroisse, vous en avez eu la preuve. Mais revenons à mon métier de soldat : j'étais le premier homme du monde pour porter un mousquet, il n'y a qu'à le tirer que j'ai trouvé de la peine : c'est ce qui fait que je n'ai pas demeuré fantassin longtemps ; d'ailleurs, il faut obéir à un capitaine, il a ses volontés, vous avez les vôtres, et volontés pour volontés, il vaut encore mieux faire les siennes que celles d'un autre.

Je m'ennuyais donc beaucoup de la vie de soldat, et comme j'étais d'une taille avantageuse, fort et nerveux, mon capitaine ne voulait point que je le quittasse. J'écrivis à mon père, et le priai de payer si bien mon congé qu'on me laissât aller ; mais le bonhomme ne savait payer que les cabaretiers, et je n'eus point de réponse. Que fis-je ? Puisque je n'ai pas d'argent pour me racheter, me dis-je en moi-même, il faut trouver un équivalent ; et c'était la fuite : je désertai ; cela faisait le même effet pour moi que si je m'étais racheté.

Me voilà donc parti. J'allais bon train. Je vendis mon mousquet à un paysan, et de l'argent que j'en fis, je m'en aidai à poursuivre mon chemin ; cependant j'eus peur qu'on ne me rattrapât, et pour esquiver à ce danger, je prenais toutes les routes détournées. Un soir que j'allais entrer dans un village, je vis un ecclésiastique que son cheval avait jeté dans un fossé ; il y était jusqu'au col ; je m'approchai, il me demanda du secours, et je lui en donnai. Ce ne fut pas sans peine que je le tirai de là ; mais enfin je l'en tirai, je le remontai sur son cheval, et je le suivis au village dont il était curé. C'était dans le temps de la vendange. Il n'avait qu'une vieille gouvernante qui le servait, et deux arpents de vigne à vendanger : je m'offris d'en être le

vendangeur ; le curé qui m'avait obligation le voulut bien, il me retint, et le lendemain je me mis dans la vigne. L'autre lendemain c'était fête ; le curé dit sa messe, je la servis : à midi il dîna, et je lui versai à boire pendant que la servante essuyait quelques meubles de bois vermoulu. Le curé, en faisant digestion, s'avisa de me demander qui j'étais ; je lui fis là-dessus une histoire dont je ne me ressouviens plus, mais il en fut si content qu'il me proposa de le servir : dans l'embarras où j'étais, cela me venait à merveille, et j'y consentis de bon cœur ; mais nous ne fûmes que deux mois ensemble : j'étais gourmand, le curé était avare, et la gouvernante acariâtre : on me reprochait mon pain, cela m'affamait ; je pillais le garde-manger, je trouvais les œufs des poules, je les dénichais, je vidais le reste des bouteilles, et je ruinais le bénéfice, disaient-ils ; de sorte qu'un matin, on me dit : va-t'en, et je m'en allai, avec trente sols de monnaie qu'on fut une heure à me compter sur un banc.

Pendant qu'on faisait ma somme, je passai un moment dans la cour, et je vis deux poules au nid ; je pris les œufs, par habitude, et pour ne pas séparer les mères d'avec les enfants, je logeai le tout dans mon havresac ; on ne s'aperçut de rien, je vins recevoir mes trente sols, et un bâton blanc à la main, je saluai la maison curiale et je partis avec ma volaille et coq en plume, et mes trente sols. Je crois qu'on courut après moi, car j'entendis de loin qu'on m'appelait en venant fort vite, mais le mot de petit fripon, de petit coquin qui frappa mes oreilles, ne me parut pas mériter de réponse, et je galopai un peu pour m'éloigner de ce bruit-là. Mais parlez donc, camarade, il me semble que j'ai passé deux mois chez le curé sans que nous ayons trinqué : vertubleu, le sot métier ! Allons, frère, arrosons, le temps est sec. Bon, me voilà en chemin. À quelques jours de là, je trouvai une troupe de comédiens de campagne ; oh ! ma foi, c'était de bonnes gens, ceux-là ; dès que je vis seulement leur mine, je devinai qu'ils m'accommoderaient. Je les trouvai en chemin comme ils rechargeaient leur bagage dans leur chariot qui avait versé ; je leur offris mon secours, ils l'acceptèrent, et je travaillai de si bonne grâce que je leur plus : la troupe par hasard avait besoin d'un domestique, et ils me retinrent pour l'être. Jamais on ne prit maître de si bon courage que je le fis : une heure après avoir été avec eux, j'y étais comme si je les avais connus depuis dix ans. Ils chantaient en chemin,

ils buvaient, ils mangeaient, ils faisaient l'amour : ah ! la bonne vie ! les rois ne la mènent pas, cette vie-là : elle est trop heureuse pour eux, et ils sont trop grands seigneurs pour elle. Testubleu ! mon camarade, j'étais comme l'enfant qui tète, j'ouvrais les yeux sur eux, mon cœur s'épanouissait, je vivais : car je n'avais pas encore vécu. Vous jugez bien que mon plaisir me rendait gaillard, et comme ils n'étaient pas glorieux avec moi, nous familiarisions ensemble, et je disais le bon mot avec eux. Je n'étais pas laid au moins, je suis bien aise que vous le sachiez ; j'étais gros et gras, et j'avais l'air espiègle ; de l'esprit, je n'en manquais pas, de l'effronterie encore moins ; j'aimais la vie dérangée, tantôt bonne, tantôt mauvaise, se chauffer aujourd'hui, avoir froid demain, boire tout à la fois, manger de même, travailler, ne rien faire, aller par les villes, et par les champs, se fatiguer, avoir du bon temps, du plaisir et de la peine, voilà ce qu'il me fallait, et j'eus contentement avec eux.

Nous arrivâmes dans une petite ville où, dès le soir même de leur arrivée, on leur demanda la comédie. Ainsi, dès ce jour-là, j'entrai en exercice de ma charge de domestique de théâtre : j'avais la science infuse pour ce service-là ; ils admiraient mon habileté. Ils jouèrent, je ne me souviens plus quelle pièce, ils enchantèrent l'assemblée provinciale : c'est la cour du roi Pétaut qu'un spectacle comme celui-là ; et il y a un agrément, c'est que des comédiens n'ont pas peur d'y être sifflés : plus ils sont mauvais, plus ils réussissent : le bon jeu glisserait sur le parterre, et le mauvais ressemble au vin dur et épais qui gratte le palais ; il faut crier, faire contorsions, s'agiter comme des possédés, et puis vous entendez rire, ou pleurer, suivant ce qu'on joue. Nos messieurs firent de l'argent ce soir-là, et quelques-uns même des conquêtes, qui leur valurent bien autant que leur part dans les pièces. D'ailleurs notre troupe mit toute la ville en rumeur, éveilla les esprits, rendit les filles et les femmes coquettes ; elles se coiffaient et s'ajustaient pour venir voir la comédie ; on leur en contait, le feu s'y mettait, et puis c'était des amours, des mariages prématurés ; nous ne vîmes pas tous ces effets de notre passage, mais nous les apprîmes quelque temps après.

Je me divertis ma foi dans cette ville-là ; car en qualité de serviteur de la comédie, il rejaillissait sur moi un peu de ces grâces que le métier de comédien donnait à mes maîtres.

D'abord je ne fus couru que des servantes, et je jetais le mouchoir aux plus jolies ; les femmes de chambre ensuite vinrent sur leur marché, et je choisissais. J'ai vu pleurer pour mes beaux yeux. J'étais bien fier, je mettais le chapeau sur l'oreille, la troupe me donnait de vieux bas rouges, et des nippes théâtrales dont je m'ajustais : cela renversait la cervelle de toutes les chambrières du premier et du second étage. Ma braverie tenta jusqu'à des grisettes que la tentation emporta, et je soupçonnai quelques bourgeoises du premier rang de n'oser me dire ce qu'elles pensaient de moi. Je ne suis pas si timide qu'elles, camarade, je vous dirai bien ce que je pense de la bouteille : c'est qu'il la faut boire ; avalons.

Nos comédiens ne s'oubliaient pas, et il y en avait d'assez bien faits dans la troupe : les bourgeoises les aimaient beaucoup, et ils n'en étaient pas ingrats ; il reste encore dans plusieurs familles des marques de leur reconnaissance. À l'égard des femmes de la troupe, on en comptait deux de jolies, qui avaient l'air vif, un œil coquet, une figure qui agaçait, et une façon galante qui donnait aux gens beaucoup plus d'amour que de tendresse. Aussi ne convient-il pas d'inspirer de la tendresse, quand on ne peut faire un long séjour dans les lieux ; les sentiments tendres sont trop lambins, il faut tant de cérémonie avec eux ; l'amour est bien moins formaliste.

La veille de notre départ, nous avions promis une jolie comédie. Je dis nous, car j'avais mon rôle, je mouchais les chandelles, et je vous avertis que sans un moucheur de chandelles on ne pourrait pas jouer la comédie ; c'est lui qui répand la lumière sur l'action. Or la fièvre prit à un de nos acteurs qui avait un rôle d'amant volage dans notre pièce ; voilà l'espérance d'une bonne recette confondue : toute la ville devait se trouver à nos adieux, et nous avions mis au double. Je vis le moment où l'on allait quereller l'acteur de ce qu'il s'avisait d'avoir la fièvre si mal à propos, et encore une fièvre qui menaçait d'être continue. Comment faire ? On se désespérait. Parbleu, je proposai de prendre le rôle du malade. Dans un besoin on se sert de tout : ils me dirent : apprends-le, si tu peux. Je me mis donc à étudier jusqu'au lendemain, je m'enfermai avec du vin pour encourager ma mémoire. Et à propos de mémoire, si j'encourageais votre attention d'une petite rasade, cela ferait-il si mal ? Je suis homme à vous tenir compagnie.

Allons, voilà qui est bien ; revenons dans ma chambre, où j'étudie fort et ferme.

Ma mémoire fit un coup d'essai immortel : le lendemain je sus mon rôle sur le bout du doigt, j'appelai mes camarades ; car désormais mouche les chandelles qui voudra, je ne m'en mêlerai plus, j'ai fait fortune, et me voilà comédien moi-même ; j'appelai donc mes camarades et les avertis du prodige qui s'était fait en moi. Répétons, leur dis-je, et que le malade ne se presse pas de guérir. Je vous assure qu'il aura du temps de reste pour avoir la fièvre. Allons, messieurs, voyons si le brodequin me siéra bien. Mon audace les fit rire, les mit de bonne humeur : c'était de l'argent qui leur venait, si on pouvait me produire. Allons, mon ami, c'est toi qui commences, me dirent-ils ; héros, partez pour la gloire. Aussi fis-je ; à peine eus-je déclamé quatre vers, qu'ils me promirent le laurier du premier jambon qu'ils mangeraient. Comment donc ! Savez-vous qu'ils furent étonnés de m'entendre ? Ils disaient que ce n'était plus moi, que j'avais une autre physionomie, ce n'était que battements de mains. Attendez, leur dis-je, ménagez vos admirations, il m'en faudra bien d'autres, ne me donnez pas tout à la fois, poursuivons ; et nous poursuivîmes, et toujours gloire nouvelle. Enfin nous achevâmes, et je fus trouvé si prodigieux qu'ils allèrent tous embrasser le malade dans son lit pour lui rendre grâce de sa fièvre. Un d'eux opina pour m'afficher à la porte du logis, le sentiment fut approuvé, et sur une grande feuille de papier on me promit au public en gros et grands caractères. Là-dessus je rêvai à part moi sur l'honneur et le profit que j'allais leur faire ; nous n'étions convenus de rien pour mes petits intérêts, l'affiche était faite, j'allais gagner de l'argent, et je conclus que je devais en avoir ma part. Je leur dis mes petits raisonnements, et à leur air je compris bien qu'ils n'auraient pas pensé comme moi : Messieurs, leur dis-je en riant, vous êtes les maîtres, mais je ne donnerai ma marchandise qu'au prix où vous donnez la vôtre. Vous partagez le gain ensemble, n'est-ce pas ? Est-ce que j'ai la peste, moi, pour n'être pas admis au partage ? Ne me fâchez point, vous êtes bienheureux de ce que vous ne m'achetez pas plus cher. Ne le voulez-vous pas ? Voyez ailleurs, je reprendrai mes mouchettes comme à l'ordinaire ; mais je ne saurais à moins. Il a raison, dit alors un gros garçon d'entre eux, je lui donne ma voix : et nous, la nôtre, dirent-ils ensemble, et là-

dessus ils m'embrassèrent. Il n'y eut que nos femmes qui me refusèrent la joue, et qui eurent de la peine à se faire à une égalité si subite avec moi ; mais la représentation de notre pièce emporta ce reste de fierté qui me disputait l'honneur de leur bienveillance.

Troisième feuille

Je fis ce jour-là les délices de l'assemblée, on me trouva fait au tour : il est charmant, ce garçon-là, disait-on, ce sera le premier comédien de l'Europe. Bien plus, c'est que pendant le cours de la pièce, mes camarades, étourdis des applaudissements qu'on me donnait, me regardaient presque avec respect ; je les voyais devenir petits devant moi, et je les laissais faire, je m'accommodais fort bien de leur paraître important, leur respect était le bienvenu ; je ne leur disais pas : Arrêtez-vous ; au contraire la vanité me gagnait, je sentis que mon visage devenait hardi et cavalier, je parlais ferme, et je marchais de même derrière les coulisses, je leur tendais la main de l'air d'un capitaine qui caresse ses soldats, et mes soldats le prenaient de même.

Enfin la comédie finit : je reçus tant de compliments que j'en étais ivre. Les compliments de province sont toujours longs, de la part des hommes, et précieux de la part des femmes ; mais la vanité d'être loué n'est pas délicate, et ils me firent tous plaisir. Mes camarades étaient muets, ils auraient été jaloux s'ils avaient osé, ou plutôt s'ils avaient pu ; mais il n'y avait pas moyen de me regarder comme un rival : je confondais tout espoir de concurrence, et l'excès de mon mérite ne leur permettait qu'une admiration qui les rendait stupides. Aussi je n'en fis pas à deux fois, je pris dès ce jour-là la contenance d'un homme rare, d'un homme qu'on est trop heureux d'avoir, et qui a les bonnes recettes dans sa manche. Nous fûmes priés de donner encore le lendemain la même pièce : tout le monde ne m'avait pas vu, et tout le monde voulait me voir ; et toujours au double. Je dînai chez le premier de la ville, j'y montrai beaucoup d'esprit : ma gloire m'en donnait plus qu'à l'ordinaire, ou bien elle défricha tout celui que j'avais ; on ne pouvait se rassasier de m'entendre. Ajoutez que j'étais frais et potelé, ce qui est considérable auprès des femmes : cela fait grand bien à l'esprit qu'on a avec elles ; aussi me regardaient-elles comme un objet fort intéressant. J'avais deux de mes camarades avec moi, qu'on

laissait boire et manger en paix sans leur dire mot, ils ne me servaient que de frères lais.

Bref, enfin, pour vous le couper court, nous donnâmes notre seconde représentation, qui fit autant de plaisir que la première, et puis nous partîmes, parce qu'on nous attendait dans une autre ville. Buvons à la santé de celle que nous quittons : c'est une cité de bonnes gens ; j'y laissai bien des cœurs qui auraient voulu faire connaissance avec le mien, ou bien avec moi, je ne sais lequel des deux ; mais je crois que dans les sentiments que j'inspirais, il y entraît aussi un peu d'appétit pour ma figure. Je connaissais cela à la manière dont on me lorgnait : il y avait de tout dans les œillades qu'on jetait sur moi. Mais il fallut m'arracher à toutes mes conquêtes ébauchées. J'en regrettai quelqu'une ; il y avait surtout deux grands yeux noirs que j'eus bien de la peine à quitter, c'était une dame avec qui j'avais mangé. Par la corbleu, mon camarade, il y faisait chaud, ah ! les beaux yeux ! Si vous saviez comme ils tombaient sur moi ; ma foi, je ne les soutenais pas : ils ne me faisaient point de quartier, et je ne demandais pas mieux que de me rendre. Mais il y avait un jaloux qui ne le voulut point, qui ne quitta jamais ma déesse, attendu qu'elle était sa femme, et qu'il avait surpris ses regards et les miens, et qu'il avait entendu à merveille les demandes et les réponses. Je lui pardonnai à cause de cela d'être inflexible, car je n'ai jamais été injuste : il avait raison et j'avais tort. Mais s'il ne m'avait pas lié les mains, qu'en pensez-vous ? j'aurais eu encore plus de tort avec lui. Le pauvre homme ! malepeste, la jolie femme que sa femme ! Si vous l'aviez vue, vous feriez chorus. Il me semble que je la vois encore, ces deux yeux me sont restés dans l'esprit, et le jaloux aussi. Et pour lui, il n'y a que quand je bois que je lui pardonne. Mais quand on a du vin, tout passe ; il rend les gens bons et humains, c'est ce qui fait que je m'attache. Je vous exhorte à en faire autant, mon garçon : la bonté est une belle chose, on ne doit rien négliger pour en avoir. Ces vilains buveurs d'eau sont si rancuniers, si sérieux, et quand on est sérieux on est de si mauvaise humeur, on a une dent contre tout le monde ; au lieu que le vin réjouit la bile, et de la bile nous en avons tous : *ergo*, il faut boire ; il n'y a point de docteur de Sorbonne qui puisse disputer quelque chose à cet argument-là, il se moque du *distinguo*, et moi aussi. Allons, songeons à notre bile, la mienne a besoin d'une rasade ;

compère, vous êtes bilieux, songez à vous, et ne m'oubliez pas ; poursuivons.

Nous quittâmes la ville : il y avait bien de la différence entre moi qui en sortais, et moi qui y étais venu ; j'en sortais en héros, et j'y étais entré en moucheur de chandelles. Et voilà le monde : aujourd'hui petit, demain grand. Il y aurait de belles choses à dire là-dessus, mon ami : parmi les héros on trouverait bien des gens qui à leur manière n'étaient que des moucheurs de chandelles aussi bien que moi ; et puis un hasard est venu qui les a faits acteurs ; et puis, qui est-ce ? ce sont des hommes admirables. Ce que je vous dis là est presque sublime, c'est du beau ; mais il m'ennuie. Tant y a que me voilà le héros de ma troupe : marchons ; je suis à la tête du chariot, je chante, je suis gai, j'en conte aux actrices qui n'en sont pas fâchées, je suis l'espoir des recettes. Il ne me reste plus qu'à étudier des rôles, et il est résolu qu'à la ville où nous allons je m'enfermerai huit jours pour en apprendre deux ou trois ; car de ma mémoire j'en ferai ce que je voudrai, et pendant que je jouerai ceux que je saurai, j'en apprendrai d'autres ; et, d'autres en autres, j'en aurai bientôt un magasin.

Nous voilà arrivés : je n'avais pris que huit jours pour étudier, et j'en eus douze, parce que mes camarades furent trois ou quatre jours à préparer leur théâtre ; de sorte que je savais près de quatre rôles, quand je commençai à jouer. Je n'aime pas à me vanter, moi, je suis naturellement modeste, comme vous avez pu voir ; mais cela n'empêchera pas que je ne vous dise que je parus comme un astre. Il y eut quelqu'un qui me compara à une comète ; mais la comparaison d'un astre vaut mieux : car la comète, compère, on dit qu'elle pronostique malheur, et moi je ne procurais que du bonheur à mes camarades, et du plaisir aux autres.

Remarquez bien que je ne cessais d'étudier pour être en état de jouer toujours. Voilà qui est une fois dit, car je n'aime pas les répétitions, si ce n'est celle du plaisir, comme de boire, par exemple : ainsi je ne ferai point de difficulté de répéter encore un verre de vin avec vous, pour le peu que cela vous plaise ; hem, qu'en dites-vous ? Mine d'hypocrite, vous en avez bien envie ; vous êtes un ivrogne, mon camarade ; quand vous voyez une bouteille, vous l'avalez avant que de la boire ; je vous le pardonne parce que cela me ressemble, trinquons. Ce qui me

charme dans ma manière de conter une histoire, c'est le talent naturel que j'ai d'y glisser toujours qu'il faut boire ; ce qui est une riche parenthèse au cabaret : ne la laissons pas passer sans y faire honneur : point de vide. Je suis comme la nature, je l'abhorre. Bon, me voilà bien ; reprenons le fil de ma vie à cette heure qu'il est arrosé.

Or vous saurez que je fus admiré, et vous vous ressouviendrez que je le serai toujours ; car ma modestie ne me permettra pas d'en parler davantage, et il ne faut pas que je perde rien à cause que je suis modeste.

Dans la ville où nous étions, il y avait une dame toute fraîche arrivée de Paris ; ce qui la rendait très respectable à toutes les femmes du pays. Elle était ridicule on ne saurait dire combien : aussi on l'admirait, il fallait voir. Car il faut qu'une provinciale se soit fait moquer d'elle à Paris pendant trois ou quatre mois, pour avoir l'honneur d'être admirée dans sa province, c'est la règle. Or cette dame si admirable, à cause qu'elle était si ridicule, n'avait pas voulu venir me voir la première fois que je parus : elle soutenait que je devais être détestable, et peut-être avait-elle raison ; car moi-même, voyez le bon esprit, j'étais très vain de ce qu'on me trouvait tant de mérite, mais je n'étais pas certain de l'avoir, je n'y croyais pas tant que les autres, et je jouissais à tout hasard de l'opinion qu'on en avait. S'ils se trompent, c'est leur affaire, me disais-je quelquefois, prenons toujours, je suis le premier homme du monde ici ; eh bien, monsieur le premier homme du monde, allez votre train : si vous êtes le dernier ailleurs, vous marcherez après les autres, et les autres seront les premiers : voilà qui est tout arrangé, point de bruit ; allons, vive la joie. Où en suis-je, camarade ? À cette dame qui soutenait que je devais être détestable, n'est-ce pas ? Une troupe de campagne, disait-elle, ah ! l'horreur ! je ne saurais voir cela ; je suis persuadée que cela soulève le cœur.

Cependant les autres femmes vinrent : Eh bien ! leur dit-elle, vous êtes-vous bien diverties ? Cet acteur si étonnant vous a-t-il remué l'âme ? Car c'était dans une tragédie que j'avais joué. Eh ! mais, répondirent-elles, vous devriez le voir, il y en a de pires que lui. Et remarquez, camarade, que pendant la représentation cet homme, qui n'était pas le pire de tous, leur avait fendu l'âme au lieu de la remuer ; mais on n'osait pas le dire à Madame de peur de passer pour des ignorantes, s'il lui prenait fantaisie de

me voir. Au reste, on lui rapporta que j'étais pourtant beau garçon, et que j'avais une figure assez revenante : Oui-da, dit-elle, eh bien, c'est quelque chose dans un acteur qu'une jolie figure. Mais se tient-il bien ? n'est-il pas embarrassé de sa contenance ? a-t-il des grâces ? car il en faut, c'est ce qui pare ; et je m'imagine qu'en disant que les grâces paraient, elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour servir d'exemple.

Elle résolut qu'elle me verrait, au reste, à cause de ma jolie figure ; et enfin elle arrive : je jouais la même tragédie. Dès que je parus, voilà tous les yeux sur elle pour savoir ce qu'elle en penserait. Elle écoute, mais négligemment, et comme une personne qui ne s'attend à rien de digne de son attention ; cependant un petit signe de tête pareil à celui de Jupiter, quand il branle la sienne, et qu'il dit : Je consens, annonça d'abord que je n'étais pas si mauvais qu'elle l'avait cru. Connaissez-vous de ces gestes qui lorsqu'on regarde quelque chose signifient : pas mal, pas mal ? Eh bien, ce fut de ce pas mal dont elle me gratifia. Mais à propos de Jupiter, avec quelle élégance ne l'ai-je pas mis là ? Sans moi, camarade, vous n'y preniez pas garde ; ah ! qu'on trouve de belles choses à table ! Mon ami Jupiter, dit-on, du temps qu'il régnait, n'avait qu'à branler la tête pour émouvoir et la terre et les cieux : suivez-moi ; et la dame, en branlant la sienne, inspira du respect pour moi à toute l'assemblée. Corbleu ! du respect ! j'en mérite, au moins, pour avoir si bien dit. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais un peu de vénération me conviendrait assez. Vous riez, ma mine gête tout. Ah ! la peste de mine ! Pour être un grand homme il ne m'en a jamais manqué que l'air ; c'est ce qui m'a dégoûté du grand, et ce qui m'a fait embrasser le genre bouffon. Tenez, mon fils, on a beau faire et beau dire, c'est la mine des gens qui gouverne ordinairement les choses du monde. Vous me voyez aujourd'hui grenouiller sans façon avec vous au cabaret, n'est-il pas vrai ? je passe une partie de ma vie dans cette bachique obscurité-là, et à cause de cela vous croyez que ce n'est rien qu'un homme comme moi : si je n'avais pas du vin, j'en pleurerais, de la pensée que vous avez. Mais je ne suis pas si sot que de pleurer, quand j'ai de quoi boire ; tant y a que vous en croirez ce qu'il vous plaira, car je ne sais plus ce que je voulais dire : les réflexions me brouillent, ou bien elles me viennent toutes brouillées, lequel des deux ? ne m'importe ; je les donne

comme je le sais, les bribes en sont bonnes. Et au surplus, comme dit le proverbe, les fous réfléchissent, et les sages font ; et moi je bois : dans quelle classe suis-je ? le proverbe n'en dit mot, cela m'embarrasse. Ne serais-je pas par hasard entre le zist et le zest (dans une situation indéterminée) ? hem ! qu'en pensez-vous ? Tenez, je l'ai toujours dit, je le dis encore, et je le dirai tant qu'il y aura du vin, sans quoi je ne dis plus mot, c'est ma bouffonne de face qui me fait tort dans le monde, elle m'a coupé la gorge, tous les hommes s'y sont trompés, on ne m'a jamais pris que pour un convive. Regardez-la, cette face : si mes souliers n'ont point de semelles, c'est elle qui en est cause ; et remarquez que mes souliers n'en ont point, et que les vôtres ont tout l'air d'en avoir eu. Mais baste, consolons-nous, la semelle qui nous sert aujourd'hui se moque du savetier, jamais le vilain ne la raccommoiera, c'est autant de cuir d'épargné. Attendez, j'oubliais de vous expliquer comme quoi ma face m'a réduit à la semelle qu'on ne raccommode point. C'est que quand je vis qu'on disait de moi : c'est un étourdi qui n'aime que la joie, et qu'on me croyait une tête de linotte : Oui-da, repris-je en moi-même, vous le prenez par là, messieurs les hommes, je suis donc une linotte : eh bien ! les linottes chantent, et la linotte chantera ; et depuis ce temps-là j'ai mis tout mon esprit en chansons, en chansons à boire, au moins, attendu que c'était le cabaret qui me servait de cage, et qu'on n'y apprend que des airs à boire. Aussi j'en ai appris, aha ! allez, qu'on me cherche une linotte qui en sache autant, et qui les entonne aussi bien que moi : or par toutes les choses mises en ordre que je viens de vous expliquer, vous concevez, mon garçon, que c'est cette face joyeuse qui est l'origine du dépit qui m'a conduit à la taverne, où je me suis brouillé avec la vanité de la belle chaussure, et où j'ai bu de même que j'y boirai toutes les semelles qu'un autre aurait fait mettre à ses souliers. Qu'avez-vous à dire à cela ? Il n'y manque pas un iota, voilà qui est clair et net : si je suis mal chaussé et mal peigné, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre, c'est à ces hommes qui vous font perdre ou gagner votre procès sur la mine que vous portez. S'ils étaient aveugles, ils n'auraient fait que m'entendre, et ils m'auraient admiré, car je parlais d'or ; mais ils ont des yeux, ils m'ont vu, et ma mine a tout perdu : *ergo*, si leurs yeux n'y voyaient goutte, leur jugement y verrait clair. Race de dupes, je vous le pardonne, et à ma face

aussi. Je lui en veux si peu de mal que vous voyez tous les rubis dont je l'ai ornée, et j'espère qu'elle n'en manquera jamais. Savez-vous qu'elle me vaut une pièce de crédit au cabaret ? tous les jours on me prête hardiment dessus, parce qu'on voit bien que celui à qui elle appartient ne manquera jamais de revenir dès qu'il aura de l'argent : il faut que ce drôle-là boive, ou qu'il crève ; et on voit que je me porte bien. Je me porterais encore mieux si nous buvions, par exemple : à vous de tout mon cœur, en vérité. Où est-ce que j'ai laissé mon histoire ? N'est-ce pas à Jupiter ? Il valait bien une parenthèse ; c'était un gaillard aussi, à ce que dit maître Ovide, qui en était un autre. Car, à propos, j'ai étudié, j'avais oublié de vous le dire : parlez-moi d'*hoc vinum, hujus vini*, voilà ce qui s'appelle un fier substantif. Savez-vous le décliner au cabaret ? on commence par le *genitivo* parce qu'on dit en entrant au garçon : du vin ; le garçon en apporte au *nominativo* : voilà le vin ; il vous en verse après, et c'est au *dativo* ; le *dativo* dure quelque temps, car vous en versez vous-même ensuite jusqu'à l'*ablativo* : c'est quand il n'y en a plus dans la bouteille ; et puis vous rappelez le garçon pour en avoir, c'est le *vocativo* ; et puis quand il en rapporte, vous recommencez par le *genitivo* en tendant votre verre, en disant : du vin ; et par ce moyen vous faites votre déclinaison sans faute. Eh bien ! ne suis-je pas un dru (vaillant) ? ah, ah, ah, allons, mon ami, un peu du *dativo* dans mon verre, et chapeau bas, s'il vous plaît, malgré mes haillons.

Quatrième feuille

Retournons à cette dame que j'ai si joliment comparée à Jupiter, et qui trouvait que je ne jouais pas mal, ensuite assez bien ; après quoi : Mais ce garçon-là sera bon, s'écriait-elle à haute voix, je vous assure qu'il sera bon ! (car elle ne s'embarrassait pas de nous interrompre, nous n'étions pas un spectacle assez grave pour elle), cet acteur-là promet beaucoup, il me surprend. Comment donc ! il a du feu, des attitudes, une voix touchante ; et ce n'était pas là ce qu'elle voulait dire, elle trichait sur sa véritable pensée, car je crois qu'elle n'entendait rien à ce que je valais, non plus qu'à ce que je ne valais pas : mais comme j'étais un gros garçon de bonne mine, qualité qui était fort de sa compétence, et qu'elle voyait aussi que les autres femmes me trouvaient ragoûtant, je suis persuadé qu'en me louant son intention était de me donner encore plus de relief dans l'esprit des autres, afin que le goût que je prendrais pour elle en fit plus d'honneur à ses charmes, car elle avait résolu que j'en prendrais, parce qu'elle avait dessein par galanterie d'en prendre elle-même, non pas à cause de mes beaux yeux, mais à cause du bel air ; elle s'était mis dans l'esprit que c'était la manière du grand monde, voilà ce qu'elle avait rapporté de son voyage de Paris.

Mais, la pauvre dame ! il ne lui appartenait pas de se donner de pareils airs avec son cœur de province ; ces cœurs-là n'entendent pas raillerie, ils ne sont pas assez dégourdis pour cela, et cette femme du grand monde fit bientôt avec moi la franche provinciale : elle m'aima tout de bon, mais d'un amour de roman, de cet amour qui fait qu'on soupire, qui a des délicatesses qui ne finissent point, des langueurs, des sentiments à perte de vue. Elle allait au grand dessein, car elle en voulait à mon cœur directement ; nous ne traitions que de cela ensemble, et que de la beauté sublime qu'il y avait à aimer bien tendrement : et effectivement, je crois que cela est beau quand on peut s'en entêter ; mais moi je ne trouvais point de prise à ce beau-là, sa tendre spiritualité me faisait bâiller, il me semblait qu'elle passait tout son temps à admirer la finesse des

choses qu'elle sentait, je crois que mon ingratitude l'amusait ; car c'est ainsi qu'elle appelait mon défaut d'attention et de délicatesse. Jamais elle n'était si fort en goût de tendresse que quand elle n'était pas contente de moi ; son cœur se délectait dans les reproches qu'elle me faisait ; cela m'aurait pénétré l'âme si j'avais pu y entendre quelque chose : ah ! les admirables sentiments ! mais je n'en eus que cela, il ne tint qu'à mon cœur de faire bonne chère, et voilà tout. Si j'avais passé un an dans cette ville, peut-être cette âme si délicate se serait-elle humanisée ; car, comme on dit, il n'y a point de chemin qui ne mène à Rome : ces personnes qui en fait d'amour ne veulent qu'un commerce de purs sentiments, qui ont mis toute leur complaisance à soupirer tendrement, et qui ne cherchent qu'à lutter de délicatesse avec vous, laissez-les faire, les pauvres gens. Tenez, toute cette tendresse les apprivoise pour l'amour, c'est un circuit que le diable leur fait faire, et qui les mène, sans qu'ils le sachent, où vous les attendez ; ils y viendront, ne vous embarrassez pas. C'est seulement qu'ils prennent le plus long, mais on vous les étourdit pendant la marche ; et ils arriveront comme vous les voulez.

Pour moi, je n'eus pas le loisir d'attendre la dame en question, et je la quittai dans le fort de ses délicatesses : je ne m'en souciais guère ; car outre que je n'y trouvais pas grand ragoût, c'est qu'elle y mettait un ridicule qui les rendait encore plus fades.

Mais j'ai mal arrangé mon récit ; voilà cette dame que je quitte et je ne vous ai pas encore conté comme quoi nous fîmes connaissance ensemble. Ma foi, arrangez cela vous-même, ou bien prenez que je n'aie encore rien dit de nos amours. Allons, retournons où j'en étais ; je sais bien que je voulais boire, et jamais je ne me trompe, quand je me reprends là : c'est toujours où j'en suis ; versez derechef ; à vous, que le Ciel vous le rende ; ah ! je me retrouve. Je jouais une tragédie, et la dame louait mon jeu, n'est-ce pas ? Voilà ce que c'est que le vin, je lui découvre tous les jours de nouvelles qualités, il me donne de la mémoire, il me l'ôte, il fait comme je veux : aussi je l'aime, aussi j'en bois ; et plus j'en bois, plus je l'aime, caractère du véritable amour.

Or donc (car si je me laissais faire, je ne finirais jamais quand je parle du vin, c'est un grand présent que le Ciel nous a fait :

primo, la vie, ensuite du vin ; car si on ne vivait pas, comment boire ? mais quelquefois boire console de vivre) ; or donc cette dame en question trouva que je jouais à son goût, et les éloges qu'elle me donna me firent tant de bien qu'on ne parlait plus de moi dans la ville, que comme d'un petit prodige : Madame une telle le trouve bon, disait-on, elle qui revient de Paris ; et là-dessus, quand je passais, on me montrait du doigt : le voilà ! et puis on me contemplait, mais passons cela, car je ne saurais le raconter sans rougir.

Quand la tragédie fut finie, tout le monde vint me féliciter, je ne savais à qui répondre. Vous m'avez enchanté, me disait l'un, du ton d'un homme à qui il était bien glorieux d'avoir plu, et puis s'en tenait là, mystérieusement ; l'autre se brouillait dans un compliment qu'il voulait me faire ; celui-ci cherchait des termes scientifiques qui ne s'attendaient pas de servir jamais à mon éloge. J'étais au milieu de tous ces admirateurs, quand la dame cria: Qu'il vienne, je veux lui parler. J'obéis, et j'allai saluer cette grande connaisseuse ; elle était encore jeune, passablement jolie, d'un embonpoint entre le gras et le maigre, veuve par-dessus le marché : elle était assise, et la compagnie faisait un cercle autour d'elle, comme font des écoliers autour de leur magister. Vous irez loin, me dit-elle, d'un air prophétique et sans appel, vous irez loin ; et toute la compagnie, faisant chorus, répétait : il ira loin. Quel âge avez-vous ? me dit-elle. Vingt ans, madame (et par ma foi, je lui répondais par hasard, car je n'en savais rien moi-même ; mais je le saurai toujours bien quand il me plaira, je n'en suis pas en peine : toujours vit qui n'est pas mort, et je pense que je suis au monde du jour que je naquis). Avez-vous été à Paris ? Oui, madame. Oh ! je ne m'étonne plus de la finesse de son jeu, il a vu les comédiens de Sa Majesté ; mais à vingt ans jouer de cette force-là ! en vérité, il effacera tout. Madame, vous avez bien de la bonté, je suis charmé d'avoir pu vous divertir. Oui, vous m'avez fait beaucoup de plaisir.

Tout le monde écoutait notre conversation en silence et la bouche ouverte, on croyait en me voyant voir tous les comédiens de Sa Majesté. Lieutenant, dit-elle alors, nous soupçons ce soir chez vous, emmenons-le avec nous. Lieutenant aussitôt de répondre qu'elle ne demandait pas mieux. Lieutenant son mari, qui était dans la foule, de crier brusquement : Oui-da, c'est bien dit, nous rirons, car il a de

l'esprit. Allons, notre cher, c'est fort bien imaginé. Avez-vous de l'appétit ? il est en âge de cela. Mais il se fait tard, donnez-moi la main (c'est notre connaissance qui finit ainsi, et qui, en s'appuyant sur moi sans façon, humiliait par là les bourgeoises qui l'entouraient, et qui n'auraient pas osé être si dégagées qu'elle : c'était comme si elle leur avait dit : vous êtes trop sottes pour être aussi hardies que moi ; et il semblait à la mine stupéfaite de ces bourgeoises qu'elles répondaient que cela était vrai).

Or je tenais donc cette dame sur le poing ; Lieutenant marchait derrière nous avec sa femme qu'il tenait de même, et ce n'était qu'une singerie que sa femme lui faisait faire ; car en retournant la tête pour voir cet écuyer, je vis qu'il était tout étonné de l'être, et qu'il était pris de respect pour cette cérémonie : il marchait comme s'il avait eu des entraves, et sa femme à son tour était tout émue de plaisir de se trouver menée par son mari : cela ne faisait plus un ménage de province, et elle en rougissait de vanité.

Pour moi, la dame que je menais m'entretenait agréablement de mes talents pour le théâtre, il y avait même de la cajolerie dans ce qu'elle me disait, mais des cajoleries qui ne craignaient point d'être entendues, et qui se moquaient de la retenue provinciale : elle me trouvait hardiment de bonne mine, et d'une physionomie avantageuse ; et moi, je m'extasiais à mon tour sur la gloire de ne pas déplaire à de si beaux yeux : c'était là ce qu'elle demandait, car en province mettre de beaux yeux en avant, c'est dire qu'on aime, c'est donner son cœur, et demander celui des gens ; je sentis tout cela à ses réponses, et nous n'étions pas encore arrivés chez le Lieutenant que je lui en contais dans les formes. Il y eut un endroit de notre conversation où je lui baisai la main, et il n'y eut point d'inconvénient à cela, je ne vis jamais de main si souple ; cette main-là savait fort bien son grand monde, c'est ce qui fit que je répétai : Badin, je crois que ce n'est qu'une scène que vous jouez. Ah ! Madame, c'est une vérité que je sens. Je n'en crois rien. Ah ! Ma belle dame, repartais-je. Oh ! pour belle, non ; tout au plus jolie, à ce qu'on dit.

Nous en étions là, quand nous entrâmes dans la maison. On se mit à table, il y avait assez bonne chère, nous mangeâmes en gens qui ne se régalaient pas tous les jours, et je m'apercevais que

ma dame faisait tout ce qu'elle pouvait pour m'escamoter une partie de son appétit bourgeois et qu'elle voulait me paraître familiarisée avec les bons morceaux. Mais, ma foi, l'appétit prenait le dessus sur la vanité, elle avait beau faire l'hypocrite sur sa gourmandise, les mets la gagnaient malgré elle, et je voyais clairement qu'elle profitait de la fête aussi bien que moi, et de même que nos hôtes qui avalaient de grand cœur. Au reste, on boit en mangeant, c'est la coutume, il faut la suivre ; allons, camarade, point de singularité, vivons comme tout le monde vit. Y a-t-il encore de ce jus dans le pot ? Achevons s'il n'y en a guère ; s'il y en a beaucoup, ne l'épargnons pas.

Écoutez bien, je vais vous conter maintenant ce qui advint des galanteries que nous nous dîmes, cette dame et moi, entre la poire et le fromage. La Lieutenant, qui se piquait d'être belle, m'avait sourdement lorgné pendant le repas, non pas qu'elle sentît rien pour moi, mais c'est qu'il lui fâchait d'être là sans tirer de moi à son tour une attestation qu'elle était aimable aussi bien que son amie, et peut-être plus. Son amie s'était aperçue de la diversion que la Lieutenant tâchait de faire, et je vis bien qu'elle trouvait cela ridicule, elle en souriait en me parlant ; l'autre s'en aperçut aussi. Le Lieutenant, qui aimait le vin, s'amusait à le boire sans remarquer ce qui se passait, et moi je ne savais plus comment regarder pour ne point faire de jalousie ; je ne me mettais à mon aise qu'en buvant, car alors je n'étais obligé qu'à regarder mon verre : hors de là j'étais épié pour voir ce que je ferais de mes yeux : l'une à droite semblait me dire : ne regardez donc que moi ; l'autre me disait à gauche : pourquoi regardez-vous à droite ? et pour ne fâcher personne, je ne regardais souvent que devant moi.

L'amie de la Lieutenant ne pouvait pas comprendre comment mon goût hésitait, je connaissais cela à son air ; et la Lieutenant, oubliant le respect qu'elle devait à une femme qui avait été à Paris, était fort scandalisée de la hauteur avec laquelle son amie prétendait l'emporter sur elle : Paris tant qu'il vous plaira, on n'a que faire de l'avoir vu pour avoir un beau visage ; et moi, malgré mon embarras, j'étais pourtant bien aise de me trouver comme cela entre deux vanités que j'avais fait naître, qui se disputaient ma faveur, et qui toutes deux attendaient leur sort de la fantaisie qui me prendrait. Je crus à la fin devoir partager mes faveurs, et honorer ces deux femmes

de mes attentions à tour de rôle ; mais cela ne décidait rien : la Lieutenant se serait bien contentée de mon indécision, car elle n'aspirait qu'à mettre les choses en litige, c'était assez pour ses charmes que d'être aussi avancés que des appas qui avaient pris le bon tour à Paris ; mais les appas façonnés à Paris se croyaient insultés de ne lutter qu'à force égale contre de si rustiques rivaux : le combat n'était pas supportable, et la dame de Paris était outrée d'impatience. Enfin, n'y pouvant plus tenir : Écoutez-moi, me dit-elle en me tirant par le bras avec véhémence et brusquerie, je veux vous voir jouer dans le comique, et mes avis ne vous seront pas inutiles, car je m'y connais, et personne ici ne saurait ce que vous valez sans moi. Ah ! Madame, dit alors la Lieutenant, d'un souris moqueur, tout le monde n'a pas comme vous trois mois de séjour à Paris. Trois mois, madame ! (c'est l'autre qui repart), dites cinq, s'il vous plaît, et quinze jours avec, entendez-vous ? et ces cinq mois-là, sans vanité, m'en ont plus appris que vous n'en saurez peut-être de votre vie. Ah ! madame, je ne suis pas curieuse de savoir mépriser les autres, et il me paraît que vous n'avez que cet avantage-là. Vous ne vous y connaissez pas, madame, je n'ai appris là-dessus qu'à avoir pitié de leur ignorance. Et ici, madame, on a compassion de ces pitiés là, dit l'autre. Et ici, madame, on devrait prendre garde à qui l'on parle, reprit-on. Hélas, madame, ne sait-on pas qui vous êtes ? Faut-il des lunettes pour vous reconnaître ? En ce cas-là, prêtez-moi les vôtres. Qu'appellez-vous mes lunettes ? Mais vous êtes bien hardie, femme d'Élu. Eh bien qu'est-ce ? Que vous a-t-il fait, cet Élu ? reprit le mari de l'Élue. Quel mal y a-t-il à porter lunettes ? Je m'en servais à vingt-cinq ans, moi ; vous pouvez bien en user à quarante, et vous n'en êtes pas plus vieille. Ah ! monsieur, me dit-elle alors en se levant, j'étouffe, voilà des grossièretés qui me tuent ; je me meurs, reconduisez-moi, je vous prie. Jasmin, éclairez ; partons. Moi, quarante ans ! À une femme comme moi ! Et palsambleu, reprit l'Élu, est-ce que c'est offenser Dieu que d'avoir sa quarantaine ? À qui en avez-vous donc, notre bonne amie ? Taisez-vous, idiot, avec vos quarante sottises, s'écria-t-elle, en me prenant sous le bras, plus rouge que le feu, vous ne méritez pas l'honneur que je vous ai fait de venir chez vous. Eh bien, femme, il n'y a qu'à le reprendre, dit le bonhomme. Oh ! la reprise sera petite, ajouta l'Élue. Mais

l'autre était déjà en marche à ce dernier coup de langue, et se contenta de jeter un regard qui aurait voulu être un coup de foudre ; et puis nous partîmes.

Mon camarade en était là de son histoire, quand nous entendîmes du bruit dans la rue ; c'était un ambassadeur qui allait passer ; nous n'avions plus de vin : mon camarade paya, et nous descendîmes ; après quoi nous nous perdîmes dans la foule et je ne le revis plus du reste de la journée. Il me promit en me quittant de continuer son histoire quand nous nous reverrions ; l'occasion ne s'en est pas encore trouvée, et cela viendra : c'est un gaillard qui me fera rire, mais je le lui rendrai bien, ma vie vaut bien la sienne.

Par ma foi, plus j'examine mon état, et plus je m'en loue. Si j'étais dans le monde, apparemment que j'aurais quelque charge, je serais marié, j'aurais des enfants. Sa charge, il faut la faire ; sa femme, il faut la supporter, ses enfants, il faut les élever, et puis les marier après, c'est-à-dire ne garder que la moitié de sa vie, et se défaire de l'autre en leur faveur, c'est la règle : n'est-ce pas là quelque chose de bien touchant que ce tracas ? Je connais des gens qui ont tout ce que je dis là, femme, charge, et enfants, et qui sont riches : je les vois pensants, ils rêvent creux, ils ont des physionomies sérieuses, qui servent de remède à l'envie de rire. Parlez-leur, ils se plaignent toujours : c'est de leur femme qui joue, c'est de l'État qui va mal, c'est du ciel, qui ne pleut pas à leur fantaisie ; c'est du chaud, c'est du froid, d'un fils libertin, d'une fille coquette, d'une troupe de valets qui les servent mal, et les pillent bien ; après cela, c'est des amis qu'il faut régaler, et qui ne seront peut-être pas contents, qui ont plus envie de compter vos plats que de les manger ; c'est leur vanité qui vient voir si la vôtre soutient noblesse. Leur faites-vous trop bonne chère ? Ils vous trouvent superbe et fastueux, vous les irritez parce que vous leur rendez la revanche onéreuse. Les régalez-vous de bon cœur, mais frugalement, faute de pouvoir faire mieux ? Votre bon cœur est un sot qui ne leur apprête qu'à turlupiner de vos moyens. Serez-vous assez bien meublé pour eux, avez-vous assez de valets ? Ils prendront garde à tout cela : vous le savez, vous craignez ce qu'ils en penseront, vous avez peur de rougir devant eux, il s'agit de leur considération ou de leur mépris, le coup de chapeau désormais sera plus honnête ou plus cavalier, selon l'état où ils

vous trouveront ; car enfin, tâtez-vous vous-même, voyez si suivant le hasard de ces choses-là, un homme ne vous est pas plus ou moins important dans le monde. Allez-vous manger volontiers chez des gens d'un étalage médiocre, qui donnent de tout leur cœur, mais qui ne peuvent que donner peu ? Leur amitié vous pique-t-elle ? Vous honorez-vous fort de les connaître ? Parlez-vous d'eux souvent ? non, ce sont de bonnes gens que vous aimez bien, mais pour les laisser là : leur commerce ne vous pare point, votre orgueil n'y gagne rien, ce ne sont point là les connaissances qui vous donnent du nom, qui vous vantent dans l'esprit des autres ; vous-même vous ne vous souciez guère de ceux qui n'ont que de pareils amis, vous voulez que les vôtres fassent du fracas, et vous voulez en faire aussi, pour être recommandé à leur amour-propre, pour être sur la liste de ceux qu'on peut voir en toute sûreté d'orgueil. Avec qui est-il ? dira-t-on en vous montrant. Avec monsieur un tel, avec madame une telle. Oh ! voilà qui va bien, on parlera de vous, on vous citera, vous en serez digne. Et qui est ce monsieur un tel dont le commerce vous est si honorable ? Hélas, le plus souvent il n'est rien, lui, quant à son esprit, son cœur, et ses vertus ; mais il a bon équipage, un bon cuisinier, il fait de la dépense, il se donne de bons airs, on le voit aux spectacles, les dames le saluent, les hommes l'accueillent : c'est un homme, enfin. Non, je dis mal, ce n'est pas un homme, c'est un riche, un possesseur de grandes places, un seigneur ; et on voit partout des gens qui sont tout cela, sans mériter le grand nom d'homme ; car qu'est-ce qu'un homme ? Est-ce la naissance qui le fait ? Non, appelez-le comme vous voudrez, elle ne le fait que le fils de son père, etc.

Cinquième feuille

J'allais l'autre jour dire de belles choses sur l'homme, si la nuit n'était pas venue m'en empêcher ; mais quand la nuit vient, mon luminaire finit ; et puis, bonsoir à tout le monde.

Or sus, continuons mes rapsodies, j'y prends goût ; elles ne sont peut-être pas si mauvaises, mais je les ai gâtées en disant que j'étais français, et si jamais mes compatriotes les voient, je les connais, ils ne manqueront pas de les trouver pitoyables. Car c'est une plaisante nation que la nôtre ; sa vanité n'est pas faite comme celle des autres peuples : ceux-ci sont vains tout naturellement, ils n'y cherchent point de subtilité, ils estiment tout ce qui se fait chez eux cent fois plus que tout ce qui se fait partout ailleurs ; ils n'ont point de bagatelles qui ne soient au-dessus de ce que nous avons de plus beau ; ils en parlent avec un respect qu'ils n'osent exprimer, de peur de le gâter ; et ils croient avoir raison ; ou si quelquefois ils ne le croient point, ils n'ont garde de le dire, car où serait l'honneur de la patrie ? et voilà ce qu'on appelle une vanité franche ; voilà comme la nature nous la donne de la première main, et même comme le bon sens serait vain si jamais le bon sens pouvait l'être.

Mais nous autres Français, il faut que nous touchions à tout, et nous avons changé tout cela. Vraiment nous y entendons bien plus de finesse, nous sommes bien autrement déliés sur l'amour-propre : estimer ce qui se fait chez nous ? eh ! où en serait-on, s'il fallait louer ses compatriotes ? ils seraient trop glorieux, et nous trop humiliés ; non, non, il ne faut pas donner cet avantage-là à ceux avec qui nous vivons tous les jours, et qu'on peut rencontrer partout. Louons les étrangers, à la bonne heure, ils ne sont pas là pour en devenir vains ; et au surplus nous ne les estimons pas plus pour cela, nous saurons bien les mépriser quand nous serons chez eux, mais pour ceux de notre pays, myrmidons (nains) que tout cela.

Voilà votre portrait, messieurs les Français. On ne saurait croire que le plaisir qu'un Français sent à dédaigner nos meilleurs ouvrages, et à leur préférer des fariboles venues de loin. Ces gens-là pensent plus que nous, dit-il, en parlant des

étrangers ; et dans le fond, il ne le croit pas ; et s'il s'imagine qu'il le croit, je l'assure qu'il se trompe. Eh ! que croit-il donc ? rien ; mais c'est qu'il faut que l'amour-propre de tout le monde vive. *Primo*, il parle des habiles gens de son pays, et, tout habiles qu'ils sont, il les juge : cela est hardi, cela lui fait passer un petit moment assez flatteur ; il les humilie, autre irrévérence qui lui tourne en profondeur de jugement. Qu'ils viennent alors, qu'ils paraissent, ils ne l'étonneront point, il les verra comme d'autres hommes, ils ne déferont point monsieur : ce sera puissance contre puissance ; et quand il met les étrangers au-dessus de son pays, monsieur n'est plus du pays, au moins : c'est l'homme de toute nation ; de tout caractère d'esprit, et, somme totale, il en sait plus que les étrangers même.

Ce n'était peut-être pas la peine de vous dire cela, lecteur français ; car je m'imagine que vous ne vous souciez guère de quelle humeur vous êtes ; ni moi non plus : je n'y prends nul intérêt ; et si vous lisez mes paperasses, souvenez-vous que c'est l'homme sans souci qui les a faites.

Je gagerais pourtant bien que vous croyez que je suis à Paris, quoique je vous aie dit que j'en étais à plus de quatre cents lieues. Eh bien, si j'y suis, tant mieux pour moi, car j'aime à rire, et Paris est de tous les théâtres du monde celui où il y a la meilleure comédie, ou bien la meilleure farce, si vous le voulez : farce en haut, farce en bas ; et plutôt à Dieu que ce fût toujours farce, et que ce ne fût que cela : plutôt à Dieu qu'on en fût quitte pour rire de ce qu'on voit faire aux hommes : je les trouverais bien aimables, s'ils n'étaient que ridicules ; mais quand ils sont méchants, il n'y a plus moyen de les voir, et on voudrait pouvoir oublier qu'on les a vus : ah ! l'horreur !

Je demandais l'autre jour ce que c'était qu'un homme, j'en cherchais un ; mais je ne mettais pas le méchant au nombre de ces créatures appelées hommes, et parmi lesquelles on peut trouver ce que je cherche. Je ne sais où mettre le méchant : il ne serait bon qu'au néant, mais il ne mérite pas d'y être. Oui, le néant serait une faveur pour ce monstre qui est d'une espèce si singulière, qui sait le mal qu'il fait, qui goûte avec réflexion le plaisir de le faire, et qui, sentant les peines qui l'affligeraient le plus, apprend par là à vous frapper des coups qui vous seront les plus sensibles, enfin qui ne voit le mal qu'il peut vous faire, que parce qu'il voit le bien qu'il vous faut : lumière affreuse, si

elle ne doit lui servir qu'à cela, ou bien l'emploi qu'il en fait est bien criminel ; c'est à lui à vider la question, cela le regarde de plus près qu'un autre.

Il n'y a que le méchant dans le monde qui ait à prendre garde à son système, il n'y a que lui qui soit obligé d'être si sûr de son fait, qu'il ne se trompe point. Et remarquez que la plupart du temps les méchants sont les plus ignorants de tous les hommes ; et si par hasard il y en a quelqu'un qui raisonne, qu'il examine un peu si ce ne serait pas pour se mettre en pleine liberté d'être méchant, qu'il s'est imaginé qu'il n'y avait point de mal à l'être. Cela se pourrait fort bien : car qu'il regarde les honnêtes gens, les gens de bien qui sont en petit nombre à la vérité, mais qui malgré cela soutiennent la société ici-bas, et la sauvent du désordre affreux que lui méchant et ses semblables y mettraient. Car que deviendrait la terre, si le peu qui y reste de vertu ne servait de contrepoids à l'énorme corruption qui s'y trouve ? Bien nous en prend que cela soit ainsi, et que toujours un peu de bon conservé sur cette terre y maintienne un ordre que l'extrême quantité du mauvais emporterait sans une Providence. Mais c'est que Dieu est plus fort que l'homme : il faut que l'homme puisse toujours voir clair, et que le bien soit toujours là pour juger le mal, et le mal le respecte.

Revenons à notre méchant qui croit pouvoir l'être impunément ; je disais qu'il regardât les gens de bien et assurément il y en a parmi eux qui ont autant ou plus d'esprit que lui : être homme de bien n'est pas être un sot, et de toutes les bêtises, la plus grande serait de le penser. L'homme d'esprit vertueux peut voir tout ce que voit le méchant, peut se dire tout ce que celui-ci se dit, et peut-être plus ; car le vertueux a plus de dignité dans l'âme, il porte plus haut le sentiment de son excellence que nous avons tous : car c'est même l'abus de ce sentiment qui fait que nous sommes tous orgueilleux ; en un mot, ce sentiment nous est naturel, et celui qui le consulte le plus peut en apprendre bien des choses inconnues à celui qui le néglige, il peut en tirer bien des pressentiments d'une haute destinée. Ces pressentiments, il est vrai, c'est toute âme, cela n'a point d'expression, et l'esprit alors aperçoit ce qu'il ne saurait dire, il n'aperçoit que pour lui ; mais aussi ne serions-nous pas plus divins dans ce que nous voyons comme cela, que dans ce que nous pouvons exprimer et que nous faisons nous-mêmes.

Quoi qu'il en soit, pourquoi l'homme vertueux, avec tout l'esprit qu'il a, trouve-t-il les raisonnements du méchant absurdes ? pourquoi cette différence dans leurs sentiments ? Car enfin l'homme vertueux serait quelquefois tenté d'être méchant : pourquoi y résiste-t-il, puisqu'il en sait autant que ce méchant qui n'y résiste pas, et qui croit que cela est sans conséquence ? Oh ! mais, dira ce dernier, c'est qu'il est retenu par une crainte que je n'ai point. Eh bien, pensez-vous qu'il y ait moins de bon sens dans sa crainte sublime, que dans votre désir avide et brutal de vous prouver qu'il n'y a point de risque à être ce que vous êtes ? est-on moins aveugle dans votre cas que dans le sien ? Et moi, je vous dis que c'est tout le contraire.

Un homme qui souhaite un bien avec ardeur, et qui brûle de l'envie de voir qu'il n'y a point de danger à y courir a bientôt fait son affaire ; cette extrême envie de jouir expédie bien vite les discussions : on n'est pas délicat sur les raisons légitimes de faire une chose, quand on veut absolument la faire. Mais l'homme qui, malgré le penchant qu'il aurait à la faire, craint en même temps le péril qu'il peut y avoir à s'y livrer, oh ! c'est lui qui y regarde de près : et assurément s'il faut de la finesse dans l'examen, ce sera lui qui l'aura, et dans toutes les affaires de la vie, vous vous en ferez toujours bien plus à lui qu'à l'autre. Tenez, ôtez la peine qu'il y a à être bon et vertueux, nous le serons tous ; il n'y a que cette peine qui a fait de si sottes philosophies : les systèmes hardis, les erreurs les plus raisonnées, tout vient de là. On ne saurait croire ce que cette peine-là fait devenir notre pauvre esprit, ni jusqu'où elle le dupe ; et malheureusement pour nous encore, la nature prête, quand nous voulons nous égarer dans nos considérations : elle a de quoi tromper celui qui la veut voir mal, comme elle a de quoi éclairer celui qui la veut voir bien.

Mais à propos de considérations, je m'avise de voir que je ne m'en suis pas mal donné : je ne sais point comment cela s'est fait ; mais si elles ne sont pas bonnes pour vous, elles ont tout ce qui leur faut pour moi : c'est qu'elles me rendent meilleur ; et, au surplus, si le Japon me venait en pensée, je parlerais du Japon : eh ! pourquoi non ? me suive qui voudra. Au reste, quand on a mangé son bien, qu'on n'a plus de commerce avec la vanité de ce monde, et qu'on est vêtu de guenilles, enfin quand on ne jouit plus de rien, on raisonne de tout.

Les choses vont, et je les regarde aller ; autrefois j'allais avec elles, et je n'en valais pas mieux ; parlez-moi, pour bien juger de tout, de n'avoir plus d'intérêt à rien. Autrefois, par exemple, je n'aurais pas pensé si juste sur une chose qui me frappe actuellement.

C'est que je vois de ma fenêtre un homme qui passe dans la rue, et dont l'habit, si on le vendait, pourrait marier une demi-douzaine d'orphelines. Voilà un vrai gibier pour un chasseur de mon espèce : ah ! que j'aurai de plaisir à tirer dessus, du grenier où je suis. Voyons, voici un pauvre homme comme moi qui lui tend la main pour avoir quelque chose, et il ne lui donne rien : apparemment qu'il lui dit : Dieu vous bénisse ; et c'est toujours quelque chose que de renvoyer à Dieu une charité qu'on ne veut point faire ; parlons à notre homme : Ah ! monsieur, que vous avez bonne mine ! que vous êtes brillant ! Je cherche un homme, c'est-à-dire quelqu'un qui mérite ce nom ; par hasard ne seriez-vous pas mon fait ? car vous avez grande apparence. Attendez un moment que ma raison vous regarde ; c'est une excellente lunette pour connaître la valeur des choses. Ahi ! il me semble que votre habit n'a plus tant d'éclat, votre or se ternit, je le trouve ridicule : qu'est-ce que vous faites de cela sur un vêtement ? on vous prendrait pour une mine du Pérou. Eh ! morbleu, n'êtes-vous pas honteux de mettre sur vous tant de lingots en pure perte, pendant que vous pourriez les distribuer en monnaie à tant de malheureux que voici, et qui meurent de faim ? Ne leur donnez rien, si vous voulez, gardez tout pour vous ; mais ne leur prouvez pas qu'il ne tient qu'à vous de leur racheter la vie : n'en voient-ils pas la preuve sur votre habit ? Eh ! du moins, cachez-leur votre cœur, ôtez cet habit qui insulte à leur misère, et qui n'a ni faim ni soif. Ne savez-vous pas bien qu'il serait barbare de jeter votre argent dans la rivière, pendant que vous pourriez en secourir des affamés qui n'auraient pas de quoi vivre ? Eh bien, n'est-ce pas le jeter dans la rivière que de le jeter sur un vêtement qui n'en a que faire, qui n'en devient ni plus chaud pour l'hiver, ni plus frais pour l'été ? Eh ! pour qui le galonnez-vous, ou le brodez-vous tant ? Est-ce pour moi ? Est-ce afin de m'inspirer plus de considération pour vous ? Je ne donne plus dans ce piège-là ; j'ai vécu plus d'un jour, le marchand ni le tailleur ne rendent point un homme respectable, et d'ailleurs je ne saurais vous regarder dans cet état-là, sans

que les larmes m'en viennent aux yeux. Retirez-vous ; je ne suis point un barbare : je vois des gens qui souffrent, je vois le bien que vous pourriez leur faire, et votre vue m'afflige. Allez, vous dis-je, vous n'êtes point un homme, et j'en cherche un. Si je voulais un tigre, je vous donnerais la préférence sur tous les tigres à quatre pattes ; car ils ne sont pas si tigres que vous, puisqu'ils ne savent point qu'ils le sont, et qu'il ne tient qu'à vous de connaître que vous l'êtes.

Voyons ailleurs. Je vois là-bas bien des hommes, n'y en aurait-il pas un tel qu'il me le faut ? Attendez ; j'en vois un devant qui tout le monde se courbe. Qui est-il ? C'est un homme titré, les conventions l'ont fait un Grand ; c'est-à-dire qu'elles lui ont donné le privilège d'être encore plus petit que les autres. S'en sert-il ? je n'en sais rien : mais c'est une terrible chose que de n'avoir pas besoin de mérite pour être respecté ; et ceux qui le saluent voudraient bien n'en avoir pas plus besoin que lui : ce n'est pas lui qu'ils saluent, c'est son privilège. Quand ces gens-là se plaignent d'un Grand, quand ils disent qu'il est dur, qu'il est ingrat, qu'il les méprise, laissons-les dire : en vérité, ils ne le méritent pas meilleur ; car ils haïssent moins ses mauvaises qualités, qu'ils ne lui envient la liberté qu'il a de les produire.

J'ai connu dans ma vie un homme qui ne pouvait souffrir l'orgueil des grands seigneurs ; il n'y avait rien de plus beau que la morale qu'il débitait là-dessus : s'il faisait jamais fortune, ce serait le plus raisonnable de tous les hommes, disait-on. Cette fortune lui vint, il fut mis en place : je n'ai jamais rien vu de si sot et de si superbe que lui alors. Et d'où vient qu'il avait paru si différent ? C'est que quand un homme est dans une condition médiocre, il n'ose pas donner l'essor à son orgueil : il faut qu'il lui retienne la bride, il faut que notre homme file doux, en bon Français ; car s'il s'émancipe, on l'humilie ; et cela est mortifiant ; de sorte que par orgueil prudent il s'humilie lui-même, afin que personne ne s'en mêle. Après cela, vous le voyez bon, simple, accommodant, ne pouvant comprendre les grands airs de certaines gens, n'imaginant point comment on peut être orgueilleux, levant les épaules sur tous ceux qui le sont. Ah ! le bon apôtre ! Tenez, voici ce qu'il pense : puisque je ne saurais montrer mon orgueil, il faut que je m'en venge sur ceux qui ont la liberté de montrer le leur, et qui le montrent. Il faut que je dise qu'ils me font pitié, cela les rendra plus petits aux yeux des

autres, et empêchera qu'on ne les voie si fort au-dessus de moi ; car ces gens-là, je ne saurais les souffrir, on ne paraît rien auprès d'eux, et je me soulage en les abaissant. Outre cela, c'est qu'en faisant profession de regarder l'orgueil comme une sottise, on croira que je n'en ai point, et que ce serait peine perdue d'en avoir avec moi, parce que je le mépriserais sans en être piqué, ou bien que je n'y prendrais pas garde.

Hem ! l'entend-il bien, notre hypocrite ? Soyez bien sûr qu'il pense tout ce que je lui fais dire, et partout où vous trouverez de ces esprits raisonnables, qui ont tant de pitié de l'orgueil des autres, ayez en toute sûreté pitié du leur : c'est un prisonnier qui voudrait être libre, et qui cherche querelle à tout orgueil qui a ses coudées franches, comptez là-dessus.

Mais je m'admire, moi, de tout ce que j'ai dit depuis une heure ; je n'en voulais pas dire un mot, j'ai toujours été entraîné, je ne sais comment. Quand j'ai mis la plume à la main, j'ai cru que j'allais continuer la suite de mon discours de l'autre jour, où il s'agissait de savoir ce que c'était qu'un homme, et de le définir. Point du tout, je l'ai oublié. Oh bien ! que cela vienne à propos ou non, je veux pourtant dire ce que c'est que cet homme. Ce n'est ni la naissance ni les richesses qui le font, ce n'est pas non plus celui qui a de l'esprit, ce n'est pas la créature qui pense ; car la pensée et le sentiment et tout ce que vous avez, enfin, appartient bien à l'homme, mais cela ne fait pas l'homme : je n'appellerais cela que les outils avec lesquels on doit le devenir. Or qu'est-ce donc encore une fois qu'un homme ? Hélas, je ne le dirai, j'en suis sûr, que d'après vous-même, et d'après tout le monde, qui en irait bien mieux, si nous en avions quantité d'hommes.

Un homme, c'est cette créature avec qui vous voudriez toujours avoir affaire, que vous voudriez trouver partout, quoique vous ne vouliez jamais lui ressembler. Voilà ce que c'est : vous n'avez qu'à étendre ce que je dis là ; tous les hommes la cherchent, cette créature, et par là tous les hommes se font leur procès, s'ils ne sont pas comme elle. Adieu, l'homme sans souci n'y voit plus goutte.

Sixième feuille

Je viens de relire ce que j'ai écrit la dernière fois, et je ne l'ai pas trouvé mauvais ; ma foi, je l'ai trouvé bon. C'est de l'excellente morale : en profite qui pourra, il ne la faut pas meilleure pour les honnêtes gens. À l'égard de ceux qui ne se soucient pas de l'être, je ne les compte pas, car ou ils n'ont point d'esprit, ou ils n'ont que de cela ; et si c'est le dernier, c'est encore pis, ils ne liront ma morale que pour voir si elle est bien pensée. Voilà toute la tâche de ces messieurs-là : ils ressemblent à ceux à qui on donnerait de l'or, et qui ne s'en serviraient point, mais qui se contenteraient de le peser pour savoir à quel carat il serait. Ne serait-ce pas là un beau gain ? eh bien, je les avertis qu'avec tout leur bel esprit, je ne les reconnais point pour juges en fait de morale. L'esprit ne sait ce que c'est, quand il en juge tout seul, et que le cœur n'est pas de la partie : il faut que ces deux pièces-là marchent ensemble, sans quoi on ne tient rien.

Mais, à propos de morale, je m'avise de penser que celle que j'ai mise la dernière fois fera une plaisante bigarrure avec ce qui la précède.

D'abord on voit un homme gaillard qui se plaît aux discours d'un camarade ivrogne, et puis tout d'un coup ce gaillard, sans dire gare, tombe dans les réflexions les plus sérieuses ; cela n'est pas dans les règles, n'est-il pas vrai ? Cela fait un ouvrage bien extraordinaire, bien bizarre : eh ! tant mieux, cela le fait naturel, cela nous ressemble.

Regardez la nature, elle a des plaines, et puis des vallons, des montagnes, des arbres ici, des rochers là, point de symétrie, point d'ordre, je dis de cet ordre que nous connaissons, et qui, à mon gré, fait une si sottre figure auprès de ce beau désordre de la nature ; mais il n'y a qu'elle qui en a le secret, de ce désordre-là ; et mon esprit aussi, car il fait comme elle, et je le laisse aller.

Je vous l'ai déjà dit, je me moque des règles, et il n'y a pas grand mal : notre esprit ne vaut pas trop la peine de toute la façon que nous faisons souvent après lui ; nous avons trop d'orgueil pour la capacité qu'il a, et nous le chargeons presque toujours de plus qu'il ne peut.

Pour moi, ma plume obéit aux fantaisies du mien, et je serais bien fâché que cela fût autrement : car je veux qu'on trouve de tout dans mon livre, je veux que les gens sérieux, les gais, les tristes, quelquefois les fous, enfin que tout le monde me cite, et vous verrez qu'on me citera. Bref, je veux être un homme et non pas un auteur, et ainsi donner ce que mon esprit fait, non pas ce que je lui ferais faire. Aussi, je ne vous promets rien, je ne jure de rien ; et si je vous ennuie, je ne vous ai pas dit que cela n'arriverait pas ; si je vous amuse, je n'y suis pas obligé, je ne vous dois rien ; ainsi le plaisir que je vous donne est un présent que je vous fais ; et si par hasard je vous instruis, je suis un homme magnifique, et vous voilà comblé de mes grâces.

Vous riez, peut-être levez-vous les épaules ; mais, dites-moi, qu'est-ce qu'un auteur méthodique ? comment pour l'ordinaire s'y prend-il pour composer ? Il a un sujet fixe sur lequel il va travailler ; fort bien : il s'engage à le traiter, l'y voilà cloué ; allons, courage : il a une demi-douzaine de pensées dans la tête sur lesquelles il fonde tout l'ouvrage ; elles naissent les unes des autres, elles sont conséquentes, à ce qu'il croit du moins ; comme si le plus souvent il ne les devait pas à la seule envie de les avoir, envie qui en trouve, n'en fût il point, qui en forge, qui les lie ensuite, et leur donne des rapports de sa façon, sans que le pauvre auteur sente cela, ni s'en doute. Car il s'imagine que le bon sens a tout fait, ce bon sens si difficile à avoir, ce bon sens qui rendrait les livres si courts, qui en ferait si peu, s'il les composait tous ; à moins qu'il n'en fit d'aussi peu gênants que l'est le mien, ce bon sens si simple, parce qu'il est raisonnable, qui sait mieux critiquer les sciences humaines, et quelquefois s'en moquer, que les inventer ; qui n'a point de part à une infinité de doctrines qui sont les délices de la curiosité des hommes, enfin ce bon sens qui ne saurait durer avec aucune folie, comme avec la vanité d'avoir de l'esprit par exemple ; et qui lorsque nous écrivons, et qu'il nous éclaire, nous a bientôt dit sur notre sujet ce qu'il en faut dire, car il ne se prête point à nos allongements, et c'est avec eux que nous faisons des volumes.

Aussi voit-on des ouvrages si languissants ; j'admire comment l'auteur peut les finir ; car à la vingtième page son esprit à demi mort ne va plus, il se traîne, et vous qui lisez son livre, vous le

trouvez solide à cause qu'il est pesant ; vous autres lecteurs, vous êtes pleins de ces méprises-là.

Je vous dis vos vérités sans façon, car je suis l'homme sans souci, et je ne vous crains point ; vous ne verrez point de préface à la tête de mon livre, je ne vous ai point prié de me faire grâce, ni de pardonner à la faiblesse de mon esprit, cherchez ce verbiage-là dans les auteurs, il leur est ordinaire, et il est étonnant qu'ils ne s'en corrigent point, mais c'est qu'ils sont si enfants qu'avec cette finesse-là ils s'imaginent que vous ne pourrez pas vous empêcher de leur vouloir du bien, et qu'ils vont vous remplir d'une bonté, d'une charité à la faveur de laquelle ils feront glisser l'admiration qu'ils méritent : vous serez le lion qui n'aura plus de griffes, tant vous serez bien amadoué. La plaisante idée ! elle me divertit.

Quand un auteur regarde son livre, il se sent tout gonflé de la vanité de l'avoir fait, il en perd la respiration, il plie sous le faix de sa gloire ; et ce livre, il va le faire imprimer : les hommes en connaîtront-ils la beauté ? crieront-ils au miracle ? il voudrait bien leur dire que c'en est un, mais ils n'aiment pas qu'on leur dise cela ; ils veulent au contraire qu'on soit humble avec eux : c'est leur fantaisie. Allons, soit, dit notre auteur, faisons comme il leur plaît.

Là-dessus il dresse une préface dans l'intention d'être humble, et vous croyez qu'il va l'être, il le croit, lui aussi ; mais comment s'y prendra-t-il ? Oh ! voici le beau : imaginez vous un géant qui se baisse pour paraître petit : il a beau se baisser, le *Pantalon* qu'il est, on lui voit toujours ses grandes jambes qui se haussent de temps en temps parce que la posture le fatigue. Eh bien, ce géant-là c'est la vanité de notre auteur : tenez, regardez bien, la voilà qui va se baisser. *Lecteur, la matière dont j'entreprends de parler, dit-elle, est si grande, et surpasse tellement mes forces, que je n'aurais osé la traiter, si je n'avais compté sur ton indulgence* : fort bien : c'est ici où le géant se fait petit.

Chut, poursuivons : *ce n'est pas que quelques amis dont je respecte les lumières n'aient tâché de me persuader que mon travail ne déplairait pas ; et il est vrai que l'étude profonde que j'ai faite sur ma matière a dû, si je ne me flatte, m'en donner une assez grande connaissance*. Voilà les jambes qui se redressent. Quelle singerie ! je n'ai point d'esprit, j'en ai plus

qu'un autre ; on aurait pu mieux faire que moi, personne ne l'entend mieux ; soyez indulgent, admirez-moi ; mon sujet me surpasse, il ne me surpasse point. Tout cela s'agence dans la préface d'un auteur sans qu'il s'en aperçoive.

Faibles créatures que nous sommes ! nous ne faisons que du galimatias, quand nous voulons parler de nous avec modestie.

Et à propos de modestie, l'autre jour un honnête domestique (si j'étais dans le monde, je dirais un valet ou un laquais parce que ma vanité serait en haleine, et que le langage des honnêtes gens du monde me serait apparemment familier ; mais aujourd'hui, je vois les choses tout simplement : dans un domestique, je vois un homme ; dans son maître, je ne vois que cela non plus, chacun a son métier ; l'un sert à table, l'autre au barreau, l'autre ailleurs : tous les hommes servent, et peut-être que celui qu'on appelle valet est le moins valet de la bande ; c'est là tout ce que le bon sens peut voir là-dedans, le reste n'est pas de sa connaissance, et dans l'état où je suis, on n'a que du bon sens, on perd de vue les arrangements de la vanité humaine).

Or donc cet honnête domestique, à l'occasion de qui ma parenthèse me paraît fort raisonnable, me prêta l'autre jour un livre qui traitait de la modestie, et qui disait qu'il n'y en avait nulle part de la véritable : aurait-il raison ? je n'en sais rien ; mais effectivement, il me semble, à moi, que la modestie de tout le monde a l'air gauche.

Nous ne manquons pas de gens qui croient être modestes, et qui le croient de bonne foi ; ils le paraissent même, à ne regarder que la superficie de cela. Mais examinez-les d'un peu près ; celui-ci ne se loue point, par exemple, n'ayez pas peur qu'il se vante d'avoir la moindre qualité, il n'oserait presque dire qu'il est un honnête homme, il ne se sert là-dessus que de phrases mitigées, encore les bégaye-t-il ; il est bon, il est généreux, serviable, franc, simple, il est tout cela sans en avoir jamais dit un mot. Oh ! c'est qu'il vous trompe ; il l'a dit, et le dit toujours ; car toujours il vous fait remarquer qu'il ne le dit point.

En voici un qui rougit quand vous le louez, vous l'embarrassez tant qu'il ne sait que vous répondre, il perd contenance : oh ! celui-là est modeste ; non, c'est qu'il a tant d'amour-propre, qu'il en est timide, et inquiet, vous le louez en compagnie ; tout le monde le regarde, et il n'aime pas à voir l'attention de tout le

monde fixée sur lui ; il est en peine, pendant que vous le louez, de ce que les autres en pensent ; il a peur qu'on ne l'épluche en ce moment-là, et qu'il n'y perde ; il a peur qu'on ne croie qu'il prend plaisir à ce que vous dites, et que cela n'indispose la vanité des autres contre lui. Trouvez le moyen de lui persuader que tout le monde est aussi charmé de l'entendre louer qu'il le serait lui-même, et vous verrez s'il sera embarrassé ; il vous aidera à dire, il se livrera à vous comme un enfant, il vous dira : mettez encore cela, et puis encore cela. Ainsi ce n'est pas votre éloge qu'il craint, il le savourerait mieux qu'un autre ; mais c'est l'esprit injuste et dédaigneux de ceux qui écoutent ; appelez-vous cela modestie ?

Je connais un homme qui, bien loin de se louer, se ravale presque toujours, il combat tant qu'il peut la bonne opinion que vous avez de lui ; eût il fait l'action la plus louable, il ne tiendra pas à lui que vous ne la regardiez comme une bagatelle, il n'y songeait pas quand il l'a faite, il ne savait pas qu'il faisait si bien, et si vous insistez, il la critique, il lui trouve des défauts, il vous les prouve de tout son cœur, et c'est parce que vous êtes prévenu en sa faveur que vous ne les voyez pas ; que voulez-vous de plus beau ? Ah ! le fripon, il sait bien qu'il ne vous persuadera pas, il ne prend pas le chemin d'y réussir ; vous l'avez cru vrai dans tout ce qu'il disait ; eh bien, son coup est fait, vous voilà pris ; de quel mérite ne vous paraîtra pas un homme qui, tout estimable qu'il est, ne sait pas qu'il l'est, et ne croit pas l'être ? peut-on se défendre d'admirer cela ? non, à ce qu'il a cru : aussi vous attendait-il là, et vous y êtes.

Je m'ennuierais de les compter, les faux modestes de cette espèce, ils sont sans nombre, il n'y a que de cela dans la vie ; et comme dit mon livre, la modestie réelle et vraie n'est peut-être qu'un masque parmi les hommes : il est vrai qu'il y a tel masque qu'il est difficile de ne pas prendre pour un visage. Il y en a aussi quantité de si grossiers qu'on les devine tout d'un coup ; et ceux-là, je les pardonne volontiers, à cause qu'ils me font rire ou qu'ils me font pitié.

Je connais de bonnes gens très plaisants, par exemple ; c'est que, sachant le cas qu'on fait de ceux qui ne se louent point, ils ont là-dessus fait leur plan, ils ont dit : je serai modeste, allons, cela est arrêté, et ils le sont. Ce n'est pas là tout : c'est que si après cela vous ne leur disiez point qu'ils le sont, ils vous le

diraient eux-mêmes, et, si vous le dites le premier, ils en conviennent de tout leur cœur, ils vous rapportent des exemples de leur modestie, ils vous marquent les temps, les lieux, les actions avec une satisfaction, une naïveté pleine d'innocence ; après cela, ils concluent, ils disent : cela est vrai, mon défaut n'est pas d'être vain ; et pour preuve de cela, c'est qu'ils en font vanité, de n'être pas vains. Aussi ces gens-là, je ne dis pas qu'ils sont masqués, car ils ne portent point leur masque, ils ne l'ont qu'à la main, et vous disent : tenez, le voilà ; et cela est charmant. J'aime tout à fait cette manière-là d'être ridicule ; car enfin, il faut l'être ; et de toutes les manières de l'être, celle qui mérite le moins de blâme ou de mépris, du moins à mon gré, c'est celle qui ne trompe point les autres, qui ne les induit pas à erreur sur notre compte ; il n'y a que les vanités fines et souples qui me révoltent.

Les ridicules bien francs, qui ne se cachent point comme je dis, qui se livrent à toute ma critique, à toute la moquerie que j'en puis faire, je ne leur dis mot, je les laisse là, ce serait les battre à terre ; mais ces fourberies d'une âme vaine, ces singeries adroites et déliées, ces impostures si bien concertées qu'on ne sait presque pas où les prendre pour les couvrir de l'opprobre qu'elles méritent, et qui mettent presque tout le monde de leur parti ; oh ! que je les hais, que je les déteste !

Pendant il faut faire semblant de n'en rien voir, car il faut vivre avec tout le monde : il ne s'agit pas de marquer ses dégoûts, et les gens qui se piquent de ne pouvoir souffrir ces sortes de défauts-là, qui les persécutent dans les personnes qui les ont, je ne les aime pas trop non plus, ces gens-là ; ils ne sont point aimables : et qu'ils n'aillent point dire qu'ils n'en agissent comme cela que parce qu'ils sont amis de la vérité ; ce discours-là ne vaut rien, ces grands amis de la vérité ne la disent point quand ils parlent ainsi. Ce n'est pas le parti de la vérité qu'ils prennent là-dedans ; c'est qu'ils sont extrêmement vains eux-mêmes, et que leur vanité ne saurait endurer le succès des fausses vertus des autres : cela fatigue leur amour-propre, et non pas leur raison. Entendez-vous, messieurs les véridiques, ne nous vantez point tant votre caractère, je n'en voudrais pas, moi ; vous n'êtes que des hypocrites aussi, avec cette haine vigoureuse dont vous faites profession contre certains défauts, et des hypocrites peut-être plus haïssables que les autres : car,

sous ce beau prétexte d'antipathie vertueuse sur ce chapitre, vous ne trouvez personne à votre gré, vous satirisez tout le monde, aussi bien l'imposteur qui joue des vertus qu'il n'a pas, que l'honnête homme qui les a ; vous êtes ennemis déclarés de tous les honneurs d'autrui ; vous n'en voudriez que pour vous ; tout ce qui est loué et estimé vous déplaît ; et je ne suis point votre dupe. Laissez les gens en paix, souffrez la vertu, pardonnez aux autres hommes leur vanité, elle est plus supportable que la vôtre, elle vit du moins avec celle de tout le monde ; les autres hommes ne sont que ridicules, et vous par-dessus le marché vous êtes méchants ; ils font rire, et vous, vous offensez ; ils ne cherchent que notre estime, et vous ne cherchez que nos affronts : est-il de personnage plus ennemi de la société que le vôtre ?

Cependant on a la bonté de vous craindre ; c'est à qui sera de vos amis, afin de n'être pas mordu ; j'ai remarqué même que votre protection (car votre amitié en est une) gêne ceux à qui vous l'accordez ; ils ne s'inquiètent plus d'eux ; il leur semble, parce que vous les aimez, que leur fortune est faite, ils ne se gênent plus, ils parlent haut, ils raisonnent sur les autres, ils les jugent ; et en effet on les écoute, on les entoure, et pendant que tout le monde n'ouvre la bouche sur votre chapitre qu'avec crainte et respect, eux ils jouissent superbement de l'avantage de parler de vous d'une manière aisée et familière ; et on voudrait bien être à leur place : ils racontent vos reparties, vos jugements, vos audaces, ils ajoutent qu'ils vous querellent tous les jours, qu'ils vous retiennent, mais que vous n'entendez pas raison sur certaines choses. C'est un étrange homme, disent-ils, il faut marcher droit avec lui, les caractères faux ne l'accommodent pas, du reste le meilleur garçon du monde, et le plus simple ; je lui dis ce que je veux, moi ; quelquefois il se fâche, et il me divertit ; mais on ne le changera point.

Tout ce que je dis là, au reste, je l'ai vu arriver comme je le raconte, et je le rends trait pour trait.

Septième feuille

Écoutez, mon lecteur futur, je vous mépriserais bien, si vous ressembliez à certaines gens qu'il y a dans le monde. Oh ! que l'esprit de l'homme est sot, et que les bons auteurs sont de grandes dupes, quand ils se donnent la peine de faire de bons ouvrages ! encore s'ils n'écrivaient que pour se divertir, comme je fais à présent, moi, passe. Un lecteur, quelque ostrogoth qu'il soit par exemple, ne saurait mordre sur le plaisir que j'y prends ; je l'en défie. Qu'il dise, s'il veut, que mon livre ne vaut rien ; que m'importe, il n'est pas fait pour valoir mieux. Je ne songe pas à le rendre bon, ce n'est pas là ma pensée, je suis bien plus raisonnable que cela, vraiment ; je ne songe qu'à me le rendre amusant.

Est-ce qu'il y a des lecteurs dans le monde ? je veux dire des gens qui méritent de l'être. Hélas ! si peu que rien ; je dis même à Paris, qui est une ville où il y a tant de beaux esprits, tant de jeunes gens qui font de si jolis petits vers, de la petite prose si délicate ; où il y a tant de femmes qui sont si aimables, et qui à cause de cela sont si spirituelles ; tant d'hommes qui ont du jugement, parce qu'ils sont graves et flegmatiques, tant de pédants qui ont l'air de penser si mûrement ; enfin, à Paris où il y a tant de gens qui font mine d'avoir du goût, et qui ont appris par cœur je ne sais combien de formules d'approbation ou de critique, de petites façons de parler avec lesquelles il semble qu'on y entend finesse.

Mais laissons cela, je n'en parle qu'à l'occasion de deux personnes que je viens en passant d'entendre raisonner sur un excellent livre, et qui en raisonnaient pitoyablement ; et dans le fond il n'y a pas grand inconvénient à tout cela : car qu'est-ce que l'esprit, pour qu'on se scandalise tant des injures qu'on lui fait ? je jetterais à croix et à pile de dire (je me risquerais à dire) que j'en ai beaucoup, ou que je n'en ai point du tout, je n'y croirais ni gagner ni perdre. Quelques idées de plus qui n'aboutissent à rien qu'à faire souvent du mal, qui ne donnent que du babillage et de l'orgueil à celui qui les a, n'est-ce pas là l'esprit ? je ne vois presque que le papetier qui ait intérêt qu'on ne le méprise point.

Croyez-moi, celui qui n'en a guère est tout aussi avancé que celui qui en a beaucoup, et celui qui n'en a point s'en passe avec un peu de sens commun ; car il ne faut que de cela dans la vie, il n'y a que de cela non plus, et je crois que les hommes ne vont pas plus loin : des passions et du sens commun, voilà leur lot, cela est en eux comme le sang est dans leurs veines, voilà ce qu'ils reçoivent de la nature ; de l'esprit et des livres, voilà ce qu'ils y ajoutent, et on se passerait bien de leurs présents. Quand je parle de sens commun, les faiseurs de livres diront qu'ils ne cherchent que lui quand ils écrivent : mais celui qui est cherché ne vaut rien, il n'y a que celui qui nous vient dans le besoin qui est bon, c'est le véritable, et il arrive assez sans qu'on le cherche ; il est simple, il ne sait point se redresser, se mettre sur ses ergots pour faire le prédicateur à propos de rien, il laisse faire cela à l'esprit qui est son singe ; c'est ce singe-là qui est philosophe et qui nous donne souvent des visions au lieu de sciences.

Je me souviens qu'un jour à la campagne nous disputions, deux de mes amis et moi, sur l'âme. Un bon paysan qui travaillait auprès de nous, entendit notre dispute, et me dit après : Monsieur, vous avez tant parlé de nos âmes : est-ce que vous en avez vu quelqu'une ? et il avait raison de me demander cela, et je le demanderais à tous ceux qui en disputent.

Et à propos de science, il me revient encore dans l'esprit un fait qu'il faut que je dise. J'ai eu autrefois une maîtresse qui était savante. Sa folie était de philosopher sur les passions, pendant que je lui parlais de la mienne ; cela m'impatientait, et je me mis à mon tour à philosopher dans mon petit particulier contre elle. J'avais remarqué qu'elle était glorieuse de savoir si bien jaser, je pris donc le parti de la louer beaucoup, et de faire le surpris de sa pénétration ; elle m'en croyait enchanté. Savez-vous bien ce qui arriva ? C'est que pendant qu'elle définissait les passions, je lui en donnai en tapinois une pour moi, que sa vanité lui fit prendre par reconnaissance, et qui m'ennuya à la fin, parce que j'en méprisai l'origine. Elle fut fâchée de la retraite que je fis ; mais elle ne perdait pas tout : car, comme elle aimait à philosopher, je lui laissais de la besogne pour cela en me retirant. Elle ne parlait des passions que par théorie, comme de l'amour, de la jalousie, et de ses faiblesses : il n'y avait que son esprit qui les connaissait, et je les lui mis dans le cœur, afin de

les approcher de plus près d'elle, de sorte qu'il ne tint qu'à elle de les connaître encore mieux. Mais je crois qu'elle s'occupa plus à les sentir qu'à les examiner ; on ne songe guère à ce qu'elles sont quand on les a, et depuis ce temps-là, j'ai conçu qu'on ne les connaît bien, que lorsqu'on ne les a plus.

Si les femmes lisent cet article-ci, elles m'en voudront du mal. Mais qu'elles me le pardonnent : c'est la seule fois de ma vie que j'ai été inconstant ; encore ne l'ai-je été que parce que je ne m'étais fait aimer que par espièglerie, et que je ne pouvais pas songer à l'amour de ma maîtresse sans le trouver comique, et sans la trouver elle-même ridicule de l'avoir pris ; et je crois que j'avais raison, mon inconstance était de bon sens.

Un homme de ma connaissance fit un jour à peu près comme moi. C'était un fort honnête homme, mais il n'était pas riche, il plaidait, sa fortune dépendait du gain de son procès, et tout ce qu'il avait d'argent passait à la nourriture de ce procès, et au profit des défenseurs de son bon droit ; cela rendait sa garde-robe modeste, il était fort simplement vêtu.

Dans cet état il prit de l'amour pour une très jolie demoiselle ; notez qu'il était garçon de bonne mine ; mais ses habits étaient trop bruns : la demoiselle ne fit que jeter les yeux sur sa figure si peu décorée, et voilà qui fut fait, elle ne le regarda plus. Il avait de l'esprit, et sentit fort bien la cause de sa disgrâce. De crainte pourtant de se tromper, il ne se rebute point, il revient et soupire plus fort : hélas ! loin qu'on l'entendît, on ne savait pas seulement qu'il fût là, son misérable habit était une nuée qui le couvrait. Mais attendez, il gagna son procès, et courut vite chez le marchand acheter de quoi se défaire de sa nuée ; et deux jours après retourne chez la demoiselle, brillant comme un soleil. Oh ! le soleil éblouit, échauffa, pour le coup. Ce n'était plus le même homme ; on n'avait plus des yeux que pour lui, on lui répondait avant qu'il eût parlé ; tout ce qu'on lui disait était un compliment : Que vous êtes bien habillé ! que cet habit est galant ! qu'il est de bon goût ! et puis, laissez-moi, car je vous crains, ne revenez plus ; et puis, quand vous reverra-t-on ? Jamais, ma belle demoiselle, répondit à la fin notre homme, jamais ; mais je vous enverrai la belle décoration où je me suis mis, puisque vous en êtes si touchée. Quant à moi, ce n'est que par méprise que vous me dites de revenir, car il y a deux mois que vous me voyez, et que vous ne le savez pas : ainsi ce n'est

pas à moi à qui vous en voulez, car je n'ai point changé ; j'ai pris d'autres habits, voilà tout, et c'est eux qui sont aimables, et non pas moi, je vous le dis en conscience ; adieu, mademoiselle ; et cela dit, il sortit, et ne la revit jamais.

Qu'il y a de femmes dans le monde comme cette fille-là ! Êtes-vous laid et mal fait ? allez chez le marchand, sa boutique est un magasin de belles tailles et de jolis visages ; les pierreries rendent encore un homme bien redoutable, on ne saurait croire le bon air qu'elles donnent.

Par ma foi, la nature a besoin qu'il y ait des femmes dans le monde, et nous aussi ; mais si on les regardait bien fixement d'un certain côté (je dis en général, car il y a des exceptions partout), elles paraîtraient trop risibles pour avoir rien à démêler avec notre cœur, elles cesseraient d'être aimables, et ne seraient plus que nécessaires.

En voilà pourtant assez contre elles, et je m'étonne moi-même d'en avoir parlé sur ce ton-là, car personne n'a plus été leur humble serviteur que moi. Mais tout ce que j'en dis là ne leur fera jamais de tort : ceux qui disent du mal d'elles et qui prêchent leurs défauts sont aux Invalides, répondait un jour un de mes amis à un vieillard qui voulait lui inspirer de l'indifférence pour elles ; et j'y suis aussi, moi, aux Invalides, aussi bien que ce vieillard-là, car ma pauvreté vaut bien de la vieillesse avec elles, surtout avec les femmes du monde, et je ne dis pas assez : l'état d'un vieillard n'est pas si désespéré que le mien : encore, quand il est riche, lui passent-elles qu'il est jeune ; mais quand on est pauvre, il n'y a plus de ressource, on est mort, ou bien autant vaut. Le mal est qu'on n'est mort qu'à leur compte, et qu'on ne l'est pas pour soi ; au contraire, jamais on ne sent tant que l'on vit, que lorsqu'elles vous retranchent du nombre des vivants. C'est que le diable ne veut rien perdre : quand il voit qu'elles ne veulent plus de vous, il vous fait faire les deux mains, comme on dit au jeu, c'est-à-dire qu'avec tout le goût que vous avez pour elles, il vous donne encore le goût qu'elles ont perdu pour vous ; des deux parts il n'en fait qu'une, et à vous la masse : n'êtes-vous pas bien à votre aise après cela ?

Une de mes parentes fut mariée à un homme extrêmement âgé, elle était jeune et aimable, cela ne lui convenait point ; mais elle était née si sage, et si raisonnable, qu'on crut que l'inégalité des âges serait sans conséquence ; elle-même n'y sentit pas

grand inconvénient quand elle se maria, elle épousa son vieillard sans chagrin, et pleine de confiance en ses forces, d'autant plus qu'il était extrêmement riche, et qu'il lui faisait un bon parti. Mais comme on dit proverbialement, c'était compter sans son hôte que de croire qu'elle s'en accommoderait ; et cet hôte, c'est le diable, ou nous.

À peine y avait-il deux mois que la pauvre fille était mariée, que je lui vis les yeux plus éveillés, plus languissants, et plus inquiets que de coutume ; car tout cela y était. Rien de plus serein, de plus paisible, et de plus tranquille que ces yeux-là auparavant. Comme nous étions, elle et moi, très familiers ensemble, je lui demandai à qui elle en avait : Je vous trouve différente de ce que vous étiez, lui dis-je ; vous n'êtes pas contente. Tais-toi, mon cousin, me dit-elle, ne parlons point de cela. J'insistai : Conte-moi ce qui en est, lui dis-je, y a-t-il quelque chose qui vous chagrine ? Je n'ai, me dit-elle, qu'un mot à te répondre : mon mari est si vieux. Eh ! ne saviez-vous pas bien qu'il l'était quand vous l'avez épousé ? lui dis-je. Non, reprit elle, je ne songeais pas à cela, et je ne savais pas que j'y songerais. Elle ne m'en dit pas davantage, et je devinai le reste ; c'est que nous sommes des esprits de contradiction : pendant qu'on peut choisir ce qu'on veut, on n'a envie de rien ; quand on a fait son choix, on a envie de tout ; fût-il bon, on s'en lasse ; comment donc faire ? Est-on mal, on veut être bien ; cela est naturel ; mais est-on bien, on veut être mieux ; et quand on a ce mieux, est-on content ? oh que non ! Quel remède à cela ? Sauve qui peut.

Voyez, voilà deux jeunes gens qui s'aiment, on ne veut pas les marier ensemble, ils sèchent sur pied, ils se meurent ; mariez-les, vous leur rachetez la vie, ils ne veulent que cela ; ils ne se soucient pas d'avoir de quoi vivre, ils vivront assez du plaisir d'être ensemble. Enfin les voilà unis, et par-dessus le marché, ils sont riches ; que de joie ! que de transports ! qu'ils vont être heureux ! Point du tout ; regardez-les, deux mois après : Monsieur sort déjà de son côté, et Madame du sien ; ils se voient, parce qu'ils se rencontrent : qu'est donc devenu leur amour ? il s'est perdu quand il a eu ses coudées franches, on ne le gênait plus, il n'était plus contrarié, on l'a laissé libre ; il est mort de sa liberté. À présent que nos jeunes gens sont mariés, s'il venait une défense de s'aimer et de se voir, qu'il leur fût

interdit de se trouver bien ensemble, vous verriez tout d'un coup renaître leur tendresse, ou plutôt leur esprit de contradiction, comme je l'ai déjà dit : oui, je crois que pour faire cesser tous les mauvais ménages, il n'y aurait qu'à défendre les bons.

Il y a des peuples dans l'Europe qui aiment la liberté jusqu'à sacrifier tout pour elle ; ils sont devenus furieux quand on a voulu la leur ôter. Veut-on les assujettir ? ce n'est pas par la violence qu'il faut s'y prendre. Rendez-les si libres, laissez-les jouir d'une liberté si outrée qu'ils s'en ennuient et qu'elle les choque eux-mêmes ; ne prenez pas garde à eux, laissez-les faire, ne vous mêlez de rien, oubliez-les : ils viendront vous dire de les mettre aux fers, ils vous reprocheront votre patience ; ils vous donneront en un jour plus de pouvoir contre eux que la violence ne vous en donnerait en cent ans : ils voudront un maître parce qu'ils n'en auront point, et vous pouvez vous reposer sur eux de l'étendue des droits qu'ils vous donneront alors.

J'ai une fois en ma vie aimé une femme avec passion, parce qu'à l'occasion de quelque chose, elle avait dit qu'elle ne pouvait me souffrir, et qu'elle ne me verrait jamais : je m'irritai de ce qu'elle avait des volontés si mutines ; et quand je crus l'avoir un peu adoucie, je lâchai prise ; voilà l'homme. De qui dans la vie, veut-on se faire aimer ? de ceux qui ne se soucient pas de nous. Il y a des gens qui donneraient deux de leurs meilleurs amis, pour avoir l'amitié d'un homme qui les fuit. Dire du mal de quelqu'un n'est le plus souvent qu'une manière de se plaindre de son indifférence pour nous. Dans le temps que j'étais dans le monde, on me disait qu'il y avait un homme qui marquait toujours de l'aigreur dans ses discours, quand il parlait de moi : je m'avisai tout d'un coup de songer que je le saluais froidement quand je le rencontrais. Je le tiens, dis-je alors en moi-même, cet homme-là veut que je l'aime, il l'a mis dans sa tête, parce qu'il s'est imaginé que je ne l'aimais pas ; et j'avais raison de penser cela, car dès que je l'eus salué d'un air riant, il me marqua tant d'amitié que je n'en savais que faire. Mais, malheureusement, j'en pris pour lui aussi, et cela fit qu'il m'aima toujours bien, mais qu'il ne me fêtait plus. Puisque je rapporte de temps en temps de petits traits de ma vie, ne vaut-il pas mieux que je vous la donne tout entière ? cela ne m'empêchera pas de m'écarter quand il me plaira : vous voyez

bien que j'écris comme si je vous parlais, je n'y cherche pas plus de façon, et je n'y en mettrai jamais davantage.

Au reste, je ne vous entretiendrai pas ce soir bien longtemps ; car je suis prié d'un repas avec mes camarades : vous entendez bien que je veux dire un repas de gueux, et je vous en promets le récit quand j'en serai revenu ; ce sera pour vous une leçon de joie. Ces repas-là ne sont pas les plus mauvais, je vous assure : la politesse n'y gêne personne. Aussi n'a-t-on que faire d'elle, quand on veut se divertir : ce n'est pas le plaisir qui l'a inventée ; au contraire, je ne doute pas qu'il ne la chasse quelque jour. Je parle de cette politesse, ou si vous voulez de cette bienséance, de ce bel air que les gens du monde ont dans leurs festins, où il faut s'observer et avoir une façon de boire et de manger qui est de convention : diantre, cela est sérieux, prenez garde à vous ; si vous haussez trop le coude en buvant, on dira que vous n'êtes qu'un provincial, qu'un petit bourgeois qui n'a pas coutume d'être en bonne compagnie ; voyez ce que c'est : ô gens du monde, que vous êtes de pauvres gens !

Je disais un jour à un gentilhomme qui était tout frais débarqué de sa province, et que des personnes de considération avaient prié à souper : Eh ! monsieur, où allez-vous vous fourrer ? Vous êtes bien hardi de vouloir vous présenter tout de go à pareille fête, vous qui ne savez tout simplement manger, et couper vos morceaux, qu'à la manière de votre pays. Croyez-vous qu'il suffise d'avoir bon appétit ? vraiment vous n'y êtes pas : c'est même la pire des incongruités que l'appétit dans un homme qui ne sait pas le conduire en ce pays-ci. Comment remercierez-vous ceux qui boiront à votre santé ? Je vous vois d'ici, vous pencherez civilement la tête, et vous serez un joli garçon avec cette contorsion-là. Dites-moi, aurez-vous en mangeant cet air libre et aisé qu'il convient d'avoir avec sa fourchette, son assiette, son verre et son couteau ? Savez-vous le nom des plats qu'on vous servira ? Avez-vous étudié votre dictionnaire de friandise et de gourmandise ? Il faut qu'un galant homme le sache, sous peine de ne paraître qu'un manant. Comment serez-vous assis ? Vous tiendrez-vous bien droit à table ? vous ne serez qu'un échalas. Y serez-vous sans façon ? ah ! le paysan ! Le gentilhomme, épouvanté de ce que je lui disais, prit la chose très sérieusement, et aima mieux être malade que d'aller à son repas : il m'avoua même, six mois

après, que j'avais raison et qu'il voyait bien qu'il m'avait eu obligation.

Les hommes avec toutes leurs façons ressemblent aux enfants : ces derniers s'imaginent être à cheval quand ils courent avec un bâton entre les jambes ; de même les hommes : ils s'imaginent, à cause de certaines belles manières qu'ils ont introduites entre eux pour flatter leur orgueil, ils s'imaginent en être plus considérables, et quelque chose de plus grand ; les voilà à cheval. Il y a tel homme dans le monde qui est si fort sur son droit, sur son quant-à-soi, qu'il aimerait mieux essuyer une fourberie qu'une impolitesse. À combien de sots coupe-t-on la bourse en cajolant leur vanité ! tout le monde est bourgeois gentilhomme, jusqu'aux gentilshommes mêmes. Les hommes sont plus vains que méchants ; mais je dis mal : ils sont tous méchants, parce qu'ils sont tous vains. Y a-t-il rien de si malin, de si peu charitable que la vanité offensée ? Je suis bon, disait un Ancien, dont le nom ne me revient pas, je suis généreux ; mon bien, ma vie, tout ce que je possède est à mes amis, aux indifférents même : me trahit-on ? je l'oublie ; me nuit-on ? me fait-on du mal ? je le pardonne ; mais ne m'humiliez pas.

FIN

Livre-et